PREMIÈRE ANNÉE — N° 6. TOUS LES JEUDIS Jeudi 14 Mai 1908.

16 PAGES

L'ÉPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50
Étranger....... 5 francs

LE CERCLE DU SOLDAT



« Mes chers parents,

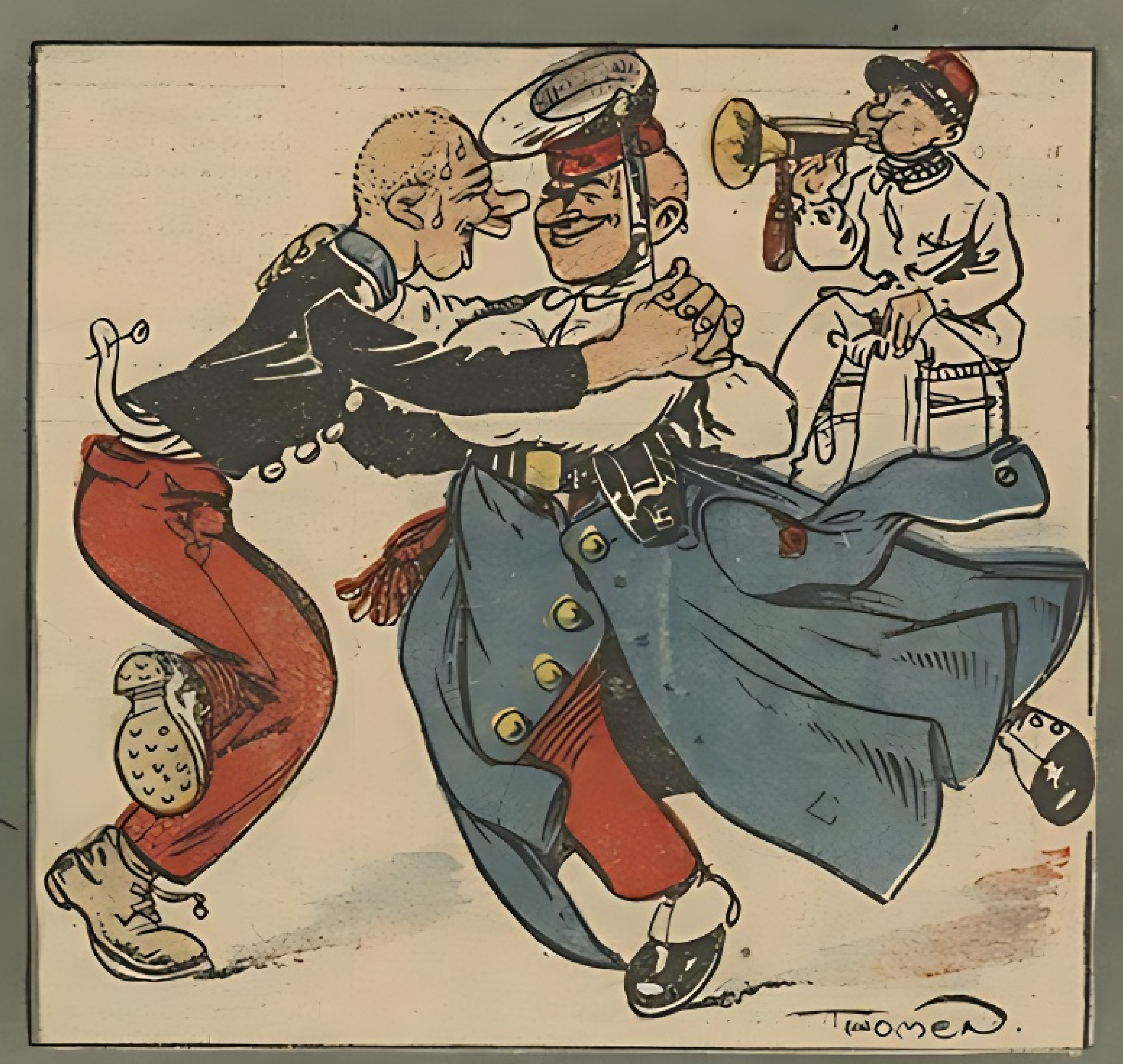
« Grande nouvelle! Nous avons maintenant le « *Cercle du soldat* ». C'est comme qui dirait un endroit épatant mis à notre disposition par les autorités compétentes à la seule fin d'occuper sainement nos heures de loisir. On y lit, on y écrit, on y fume sa bouffarde.



« On y fait aussi des conférences. Dernièrement, le major, qu'a beaucoup été beaucoup aux colonies, nous a fait une petite causerie sur la *maladie du sommeil*. Ça nous a tellement intéressés que l'effet a été instantané : on s'est fichu à roupiller.



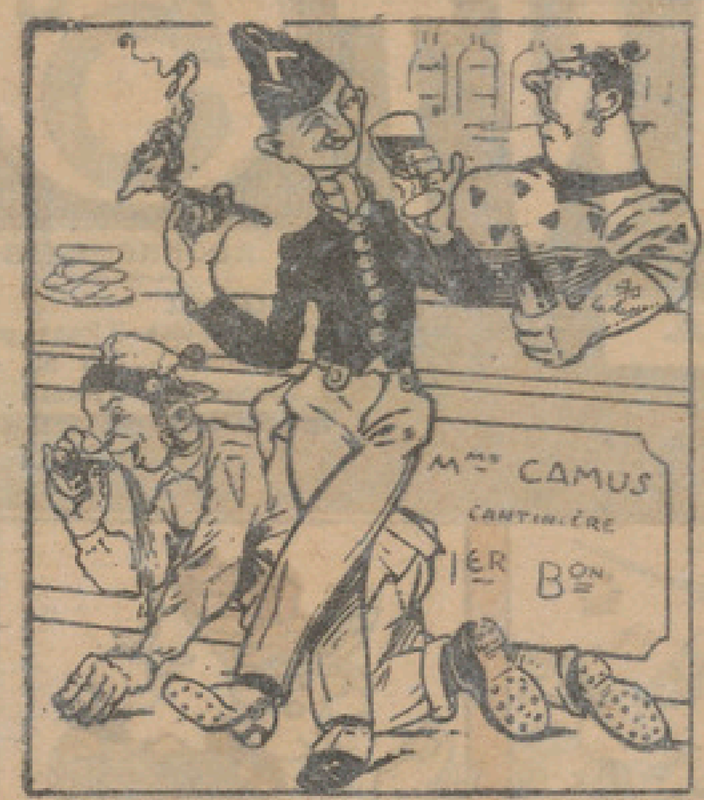
« Mais, ce qu'il y a de plus chouette, c'est les représentations théâtrales. Au *Cercle du soldat*, on joue des pièces historiques et militaires avec les costumes de l'époque. Hier, on a représenté la *Bataille de Fontenoy* gagnée, comme vous savez, par les *mousquetaires de François Ier* sur les *hussards de Jules César*. Les artistes ont si bien pris leur rôle au sérieux qu'ils sont à l'infirmerie.



« De temps en temps, on organise la danse au son d'un orchestre de premier choix, genre Colonne. Faut voir avec quelle grâce Livarot fait la danseuse : il est vrai que cet animal-là est *imberbe* comme le... crâne d'un vieux singe.

(Voir la suite page 2.)

LE CERCLE DU SOLDAT *(Fin)*.



« Jusqu'à présent, le soldat passait ses soirées à la cantine, se ravalant au rang des animaux, pour la grande joie de la *rébarbarative* mère Camus



« Au jour d'aujourd'hui, c'est bien différent. Dans le cercle même on a installé une société *coopainrative* (ainsi nommée parce que c'est entre copains). Le niveau intellectuel du troupier y a beaucoup gagné...



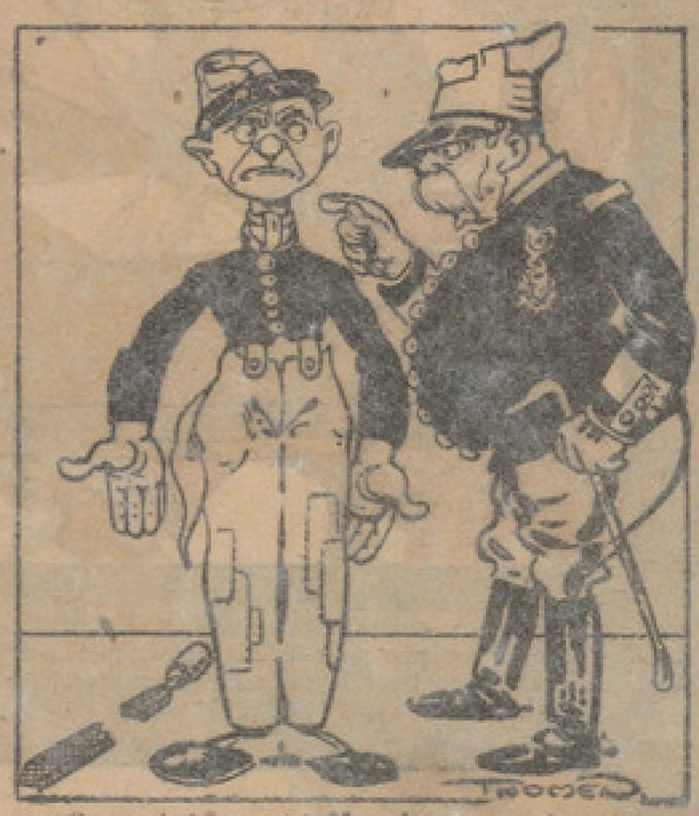
« ..., surtout, depuis que des jeux d'esprit spirituels et intelligents ont remplacé les anciennes brimades, stupides et ridicules.



« On n'entre pas au *cercle du soldat* comme dans un moulin. A la porte, il y a un planton à qui il faut montrer patte blanche. Vous pensez que l'hygiène n. peut y gagner.

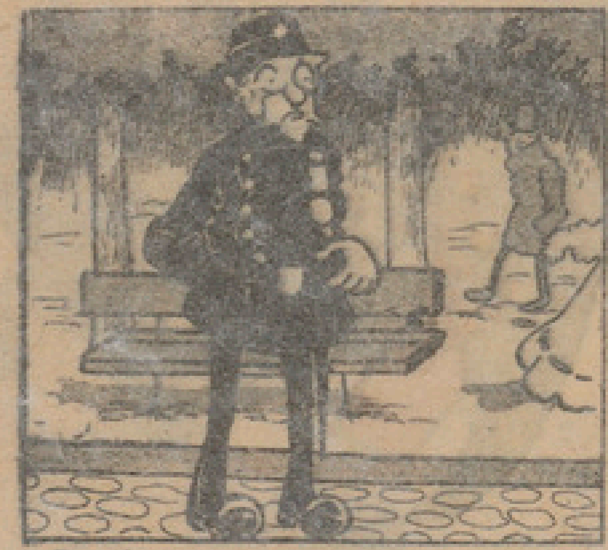


« Seulement, s'il est difficile de pénétrer au *Cercle du soldat*, une fois qu'on y est, on est chez soi. Les gradés ne doivent y entrer sous aucun prétexte. L'adjudant Losteau en a fait la cruelle expérience. On l'a expulsé *manu militari*, c'est le cas de le dire (c'est un étudiant qui m'a soufflé ça).



« Grave événement ! Mes chers parents, un cercle c'est rond. La salle où on l'a fait, était carrée. Etant de corvée pour limer les coins, j'ai cassé la grande lime à répétition. Envoyez-moi 13 fr. 75 pour en acheter une autre, si vous ne voulez pas voir votre progéniture partir pour les bataillons d'Afrique, au fin fond de la Sibérie. »

LE BRAVE AGENT



Dans la rue vous avez bien des fois admiré l'agent Pollodo : fier, magnifique dans son uniforme, il arbore avec ostentation une médaille de sauvetage étincelante, toujours merveilleusement astiquée... Vous ne connaissez pas l'histoire de cette médaille ?... Qu'est-ce que vous connaissez alors ?.. Asseyez vous une minute : je vais vous la conter.

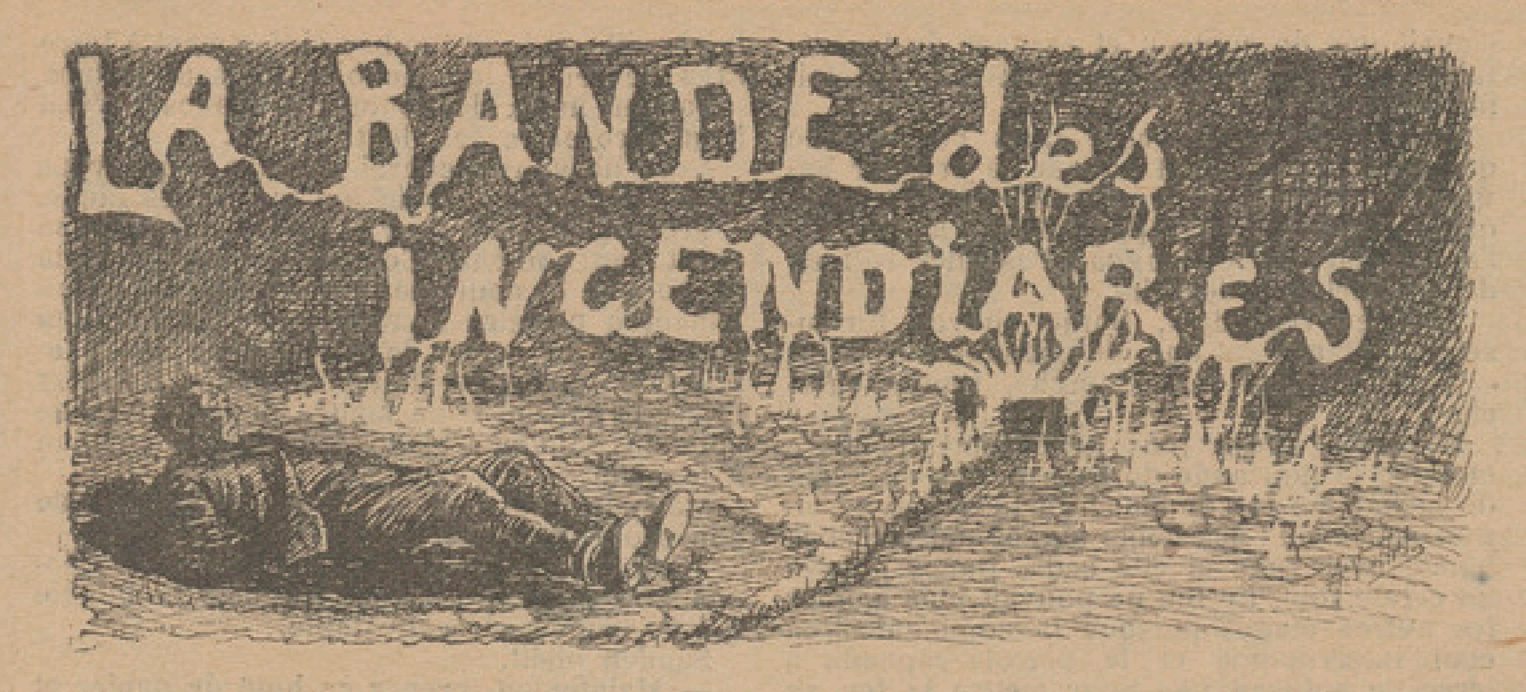


Un jour Pollodo était de service dans un quartier ultra-excentrique ; il allait d'un pas cadencé, heurtant le trottoir, lorsque soudain il se trouva nez à nez avec un apache du plus pur acabit, les présentations furent vite faites : « Un flic ! mince alors, ça tombe bien, j'vas, mon vieux, te découdre comme une vieille paillasse, puisque nous v'là entre quat' z'yeux. »



Pollodo n'est pas peureux. Mais ses convictions politiques et religieuses lui interdisent de se laisser découdre comme une paillasse. Et comme l'apache semblait persister dans sa résolution, il fit demi-tour et s'éclipsa tel un zèbre rayé.

(*Voir la fin page 4.*)



Le directeur d'une des nombreuses compagnies d'assurances de Chicago était en conversation avec Fred Banes, le célèbre détective américain.

— Depuis quelque temps, j'ai remarqué que nous avions beaucoup plus de sinistres à déplorer que d'habitude, dit le directeur à Fred Banes, et j'ai appris tout récemment qu'il existait en ce moment à Chicago une bande de scélérats connus sous le nom de « la bande des incendiaires ». Ces individus louent une boutique, y mettent quelques marchandises insignifiantes et, après s'être assurés à une compagnie, y mettent le feu pour toucher la forte somme.

« Vous comprenez le tort que les agissements de ces bandits nous causent. C'est un individu ayant fait partie de la bande qui, contre la somme de trois cents dollars, m'a averti de cet état de choses pour se venger de ses anciens acolytes.

— Et que dois-je faire ? demanda Fred Banes.

— Savoir si c'est la vérité, faire une enquête secrète sans éveiller de soupçons et prévenir ensuite la police pour pincer toute la bande si cela est possible.

— Très bien, dit Banes, mais il faut d'abord que je trouve l'individu qui vous a donné ces informations et que je l'interroge.

Deux jours plus tard, Banes avait combiné un plan : il avait loué une boutique dans un des faubourgs de Chicago et la compagnie lui fournit une police d'assurance datée de trois ans pour une très forte somme au nom de Julius Winter, ainsi que des reçus en règle pour toutes les primes.

Banes acheta à bon compte un stock de marchandises défraîchies et s'installa dans la boutique.

Cinq jours après son installation, vers cinq heures du soir, un homme entra : c'était Parker, l'individu qui avait dénoncé les agissements de la bande au directeur de la compagnie d'assurances.

Banes était parvenu à le trouver et lui avait fixé un rendez-vous. Une heure après, le détective était au courant de ce qu'il voulait savoir. Parker lui indiqua où la bande se réunissait, et, vers sept heures du soir, Banes, soigneusement déguisé, s'installa dans un bar du quartier le plus mal famé de Chicago.

Il aperçut quelques individus causant à une table non loin de lui. C'était la « bande des incendiaires ». Il lia conversation avec eux et s'aperçut qu'ils étaient d'abord très méfiants ; mais, au bout de quelques heures, ils étaient convaincus que Banes était un aussi grand scélérat qu'eux.

Ce ne fut que deux ou trois soirs plus tard que le détective en vint où il voulait en arriver.

« La bande des incendiaires » comprenait quatre membres et Banes écouta leurs exploits sans sourciller ; si tout ce qu'ils disaient était la vérité, ils devaient avoir volé plusieurs millions de dollars aux compagnies d'assurances.

— J'ai une idée, dit soudain Banes en hésitant ; si nous nous arrangions pour flamber ma boutique ?

Sanden, le chef de la bande, dressa l'oreille.

— Ah ! dit-il, je me doutais bien de ce que vous cherchiez, quand je vous ai vu ici pour la première fois.

Banes leur dit qu'il avait une boutique dans la Denmoore Street et qu'il n'y avait presque pas de marchandises dedans.

— Avez-vous une police d'assurance ? demanda Sanden.

— Oui, pour quinze mille dollars, répondit Banes ; je suis assuré depuis trois ans et toutes les primes sont payées. Vous pouvez le voir vous-même.

Sanden jeta un coup d'œil sur le papier que lui montra Banes. Tout était en règle, et une police de trois ans était un véritable trésor pour la bande des incendiaires.

— Mon ami, dit-il joyeusement, c'est comme si nous tenions les quinze mille dollars. La moitié pour vous et le reste à partager entre nous. Je viendrai demain à la tombée de la nuit chez vous et nous combinerons l'affaire ensemble.

Banes sortit. Il en savait assez long pour faire arrêter toute la bande, mais il voulait en savoir davantage et les prendre sur le fait.

Deux nuits plus tard, une voiture s'arrêta au 514, Denmoore Street, et déposa plusieurs colis dans la boutique de Julius Winter, nom que Banes avait pris pour cacher son identité.

Peu après, Sanden arriva, suivi par le reste de la bande. Les colis contenaient deux ou trois gros bidons de pétrole, une cinquantaine de mètres de bande de foin roulé, quelques baquets en bois peu profonds et un ou deux paniers remplis de bouchons.

— Nous allons nous mettre à l'ouvrage immédiatement, dit Sanden. Dans deux ou trois heures, il ne restera pas grand'chose de cette vieille baraque.

Banes regarda les préparatifs avec intérêt. Les quatre hommes travaillaient en silence, montrant qu'ils étaient habitués à ce genre d'ouvrage. La maison avait trois étages et Banes devina que le plan était de mettre le feu aux trois étages à la fois.

Au milieu de la boutique, Sanden plaça un des baquets en bois dans lequel un de ses acolytes versa une certaine quantité de pétrole et couvrit toute la surface du liquide avec des bouchons. Puis, un des bouts de la guirlande de foin fut placé dans le baquet.

Bientôt, comme un long serpent, la bande de foin se déroula à travers la boutique et le long de l'escalier jusqu'au premier étage. Là se trouvait également un autre baquet rempli de pétrole et de bouchons.

La même opération se répéta jusqu'au troisième étage, où l'autre bout de la bande de foin fut plongé dans un baquet de pétrole. Autour de ce dernier baquet, Sanden et ses hommes amoncelèrent des morceaux de papier, des boîtes en carton et des copeaux.

— Tout est prêt, grogna Sanden, il ne reste plus qu'une chose à faire.

Banes le regarda. Il lui sembla voir un horrible sourire sur les lèvres du bandit et quelque chose d'étrange dans son regard.

— Et qu'est-ce qu'il reste à faire ? demanda-t-il.

— A mettre le feu à la baraque, s'empressa de répondre Sanden, c'est tout.

Puis il ajouta :

— Tenez, venez avec moi en bas et je vais vous faire voir ce que nous voulons. Il faut que le feu prenne dans les trois endroits à la fois.

— Je crois que je comprends, dit Banes.

De nouveau, cet affreux sourire vint sur les lèvres du bandit

— Oh ! vous allez mieux comprendre tout à l'heure, murmura-t-il.

« Vous voyez cette mèche qui va jusqu'à ce baquet, là-bas ? Elle mettra à peu près une demi-heure à brûler avant d'arriver au pétrole et nous permettra de nous sauver en toute sécurité. Dès que la flamme arrivera au pétrole, le baquet brûlera et, au fur et à mesure qu'il brûlera, le pétrole se répandra sur le parquet. Pendant ce temps, la guirlande de foin conduira la flamme jusqu'à l'autre baquet et ainsi de suite jusqu'au haut de la maison. Vous voyez, mon ami ?

— Précisément, répondit Banes, sans enthousiasme, c'est une ingénieuse idée.

— Et maintenant, vous savez tout ce que vous vouliez savoir, n'est-ce pas ? il n'y a plus rien à vous montrer ? demanda Sanden d'un ton singulier.

Banes regarda Sanden, et tout à coup, il lui sembla que les autres individus s'approchaient d'une manière menaçante.

Comme il jetait un coup d'œil vers la porte, Sanden sourit affreusement.

— Non, il n'y a plus rien, répondit Banes.

— Donc, vous êtes complètement satisfait, maintenant, vous connaissez la méthode employée par la bande des incendiaires?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire que vous savez à présent comment nous opérons, monsieur Fred Banes.

Le détective comprit de suite la situation : les bandits avaient d'une façon ou d'une autre découvert son identité. Il ne perdit pas une seconde et à peine Sanden eut-il fini de parler que Banes s'était jeté sur lui et l'avait terrassé. Le détective jeta un regard autour de lui et, d'un terrible coup de poing derrière l'oreille, il envoya rouler à plusieurs mètres un des autres coquins, puis il courut vers la porte. Au même moment, il reçut un croc-en-jambe et tomba ; instantanément, les deux autres bandits se jetèrent sur lui.

Banes se débattait avec courage quand un coup le frappa violemment entre les deux yeux et lui fit perdre connaissance.

Lorsque Banes revint à lui, ses mains et ses pieds étaient liés avec une solide lanière de cuir. Sanden était en train d'enfoncer avec un marteau deux gros crampons dans le parquet.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Banes entre ses dents.

— Vous allez le voir bientôt, répondit Sanden. Depuis deux ou trois jours nous savions qui vous étiez malgré votre déguisement. Et comme cela, vous avez cru pouvoir découvrir nos secrets et nous livrer à la police ? Vous êtes très habile, mais pas assez pour deviner que nous nous méfions de Parker et que nous savions qu'il vous avait indiqué le lieu où nous nous réunissions.

— Assez ! interrompit Banes. Pourquoi enfoncez-vous ces crampons ?

— Pour vous maintenir attaché au plancher. Vous avez voulu voir comment nous opérions, vous allez le voir jusqu'au bout. Et nous allons vous entourer d'une partie de cette bande de foin pour que le feu passe autour de vous avant de monter à l'étage au-dessus.

Cinq minutes après, la bande de foin était enroulée autour de Banes et il était maintenu à terre par deux solides courroies attachées aux crampons fixés dans le plancher.

— Là, comme cela, vous serez très bien, ricana Sanden, il fait froid ce soir, et j'aurais

dû peut-être mettre une couverture sur vous. Dites-moi, pensez-vous que vous aurez assez chaud ?

Puis il ajouta :

— Bonne nuit !

Banes entendit les pas s'éloigner et la porte se refermer avec bruit.

Il était étendu là, sans défense et sans secours, essayant vainement de se délivrer de ses liens. Il y renonça puis se mit à pleurer ; il ne pleurait pas de peur, oh ! non ! mais il pleurait de rage.

Soudain, quelque chose de chaud vint lui caresser la joue et Banes vit à ses côtés son chien « Banjo », un petit fox-terrier qui lui était très attaché et qu'il avait enfermé dans la petite cour située derrière la maison. Le chien était resté là et avait pénétré dans la boutique après le départ des incendiaires ; son intelligence de bête lui disait que son maître était en danger.

Banes vit la flamme de la mèche, que Sanden avait allumée avant de partir, s'avancer doucement vers le baquet de pétrole. Il essaya de nouveau de se défaire de ses liens.

Voyant les efforts de son maître, le chien crut qu'il voulait jouer et commença à sauter et à aboyer très fort, et voyant remuer la bande de foin, il sauta dessus, la secouant comme si c'était un rat. Banes s'écria :

— Ah ! mon bon Banjo, toi seul peut m'aider à me tirer de là !

Tout à coup, une grande flamme jaune éclaira la pièce et une fumée noire monta au plafond.

Le premier baquet de pétrole venait de prendre feu avec bruit. Banes grinça des dents et vit une petite flamme bleue qui venait le long de la guirlande de foin dans sa direction. Le pétrole flambait avec rage et une fumée épaisse envahissait la pièce, montant vers les étages supérieurs ; à ce moment, la flamme atteignit les pieds du détective.

Banes frissonna. La flamme s'enroula bientôt autour de lui.

L'agonie de ce moment fut intense.

Banes était trempé de sueur des pieds à la tête, mais cependant il ne perdit pas son sang-froid.

Comme la flamme s'approchait à la hauteur de sa ceinture, il fit un effort surhumain pour rester tranquille. Puis, délibérément, il tendit ses poignets à la flamme.

Il y eut une odeur de cuir grillé et la courroie céda. Il avait les mains libres et n'eut pas de difficulté à défaire la courroie qui lui maintenait les épaules.

L'espoir lui revint : il n'avait plus qu'à se débarrasser des liens qui le maintenaient attaché par les chevilles. Malheureusement, la flamme n'avait pas attaqué ces liens-là. Banes n'avait pas de couteau et essayer de les défaire avec ses doigts brûlés et gonflés était impossible.

Tout ceci s'était passé dans l'espace de quelques secondes. Il vit que le premier baquet de pétrole se consumait et que le liquide enflammé se répandait sur le sol ; de l'autre côté, le feu gagnait l'escalier le long de la guirlande de foin.

Tout en regardant, Banjo aboyait furieusement. Banes eut une idée soudaine et cria :

— Au rat ! au rat ! Cherche, Banjo, cherche !

Le chien aboya plus furieusement encore et saisit la guirlande de foin un peu en avant de la flamme et commença à tirer dessus vigoureusement : ses dents aiguës mordirent la bande avec rage et elle céda. Banes poussa un cri de joie. Le feu ne pouvait plus gagner les autres étages puisque la communication était interrompue et le pétrole répandu à terre ne suffisait pas pour mettre le feu au dur plancher de chêne.

Les incendiaires s'étaient trompés dans leurs calculs en ce qui concernait le plancher de la boutique, car le pétrole qui s'était répandu l'avait brûlé sans trop l'endommager.

Banes souffrait horriblement de ses brûlures, et si ses mains n'avaient pas été aussi gonflées, il aurait pu défaire la courroie qui lui maintenait les chevilles attachées au plancher, mais, malgré tout son courage, il ne put s'en servir.

Alors il songea que les incendiaires ne devaient pas être loin et qu'ils voudraient sûrement voir ce qui avait empêché l'incendie d'éclater.

Qu'adviendrait-il alors ? Une heure se passa et soudain un courant d'air indiqua que la porte d'entrée venait d'être ouverte.

Banjo dressa les oreilles, prêt à aboyer. Banes le caressa doucement et lui dit tout bas :

— Couche ! couche !

Le chien obéit et Banes s'allongea comme s'il était mort. Quelqu'un entra sans faire de bruit, chaussé d'espadrilles. C'était Sanden ; il s'approcha du détective et murmura :

— Ça y est, il a son compte, je suppose que cette bande de foin se sera rompue d'une façon ou d'une autre, mais une allumette va vite rallumer le feu d'artifice. Adieu, monsieur Banes.

Et Sanden poussa du pied la figure du détective étendu immobile. Immédiatement un hurlement de douleur ébranla la maison.

Rapide comme l'éclair, Banes saisit le pied de Sanden avec sa mâchoire et enfonça ses dents, comme un chien dans le tendon du bandit. Puis, lui saisissant l'autre jambe par la cheville, il le fit tomber violemment à terre sans desserrer la mâchoire un seul instant.

Sanden hurla de douleur et Banes parvint à lui dire entre ses dents :

— Je ne vous lâcherai pas avant que vous ayez coupé la courroie qui me lie les pieds.

Tremblant de douleur et de frayeur, Sanden sortit son couteau. Comme il était en train de couper la courroie, Banes parvint adroitement à prendre le revolver du bandit qui était dans la poche de derrière de son pantalon. Le détective était libre enfin ! Raide et brisé, il parvint à se mettre debout, lorsque soudain Sanden s'élança sur lui, le couteau à la main.

Mais, immédiatement, Banes le menaça de son propre revolver.

— Arrière, ou je tire, cria le détective. Chacun son tour, mon ami ! Allumez la bougie qui se trouve sur cette table.

Sanden obéit.

— Maintenant, prenez ce bout de papier et ce crayon et écrivez ce que je vais vous dicter. Allons, écrivez :

« Venez tous me retrouver chez Julius Winter, dès que vous aurez reçu ce mot. »

« Allez, écrivez, où je vous brûle la cervelle.

Sanden écrivit. La lettre fut pliée et adressée à un des membres de la bande des incendiaires.

Banes ouvrit la fenêtre et appela le premier gamin qui passait.

— Veux-tu gagner un dollar ? lui demanda-t-il.

Le gamin ne demandait pas mieux et fut chargé d'aller porter la lettre au bar où la bande avait l'habitude de se réunir et où les complices de Sanden attendaient le retour de leur chef.

Un policeman, qui passait dans la rue à ce moment, regarda Banes d'un air méfiant.

— Qu'est-ce qu'il y a ici ? demanda-t-il.

— Il y a quelque chose de grave, répondit Banes. Allez au poste de police et envoyez quatre des meilleurs hommes ici. Je vous en conjure, ne perdez pas un instant.

Dix minutes plus tard, quatre solides policemen entraient dans la boutique et Banes les mit au courant de ce qui s'était passé.

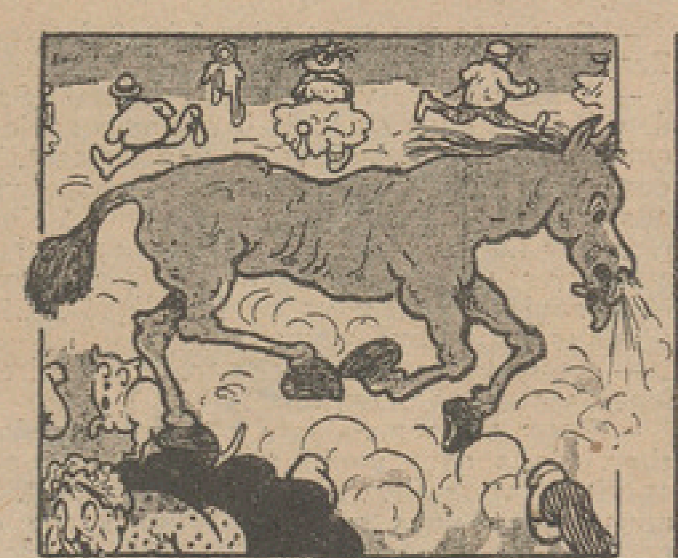
A peine avait-il terminé son récit que les compagnons de Sanden pénètrent dans la maison pour voir ce qui était arrivé.

Avant de pouvoir se rendre compte du piège qui leur avait été tendu, tous les bandits étaient arrêtés et mis sous les verrous.

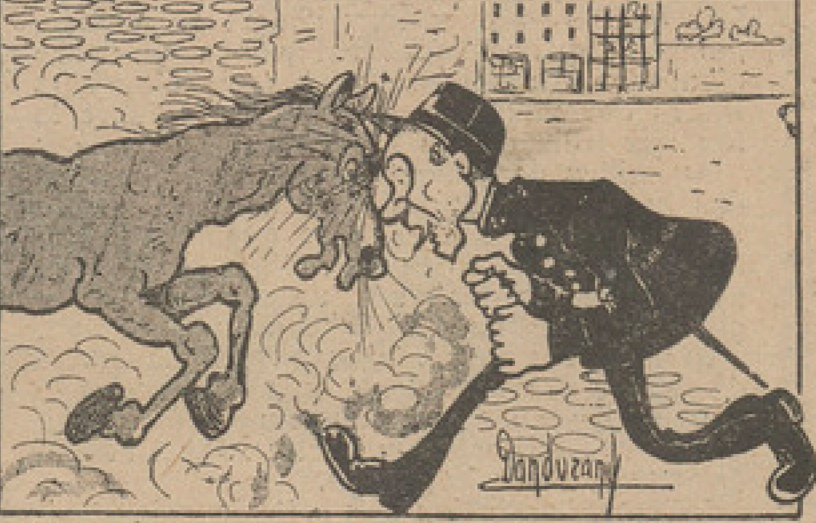
Fred Banes souffrit longtemps encore de ses cruelles brûlures, mais ce fut pour lui un immense soulagement et une grande satisfaction d'avoir mis un terme aux exploits de la terrible bande des incendiaires.

FORTUNIO.

LE BRAVE AGENT (Fin)



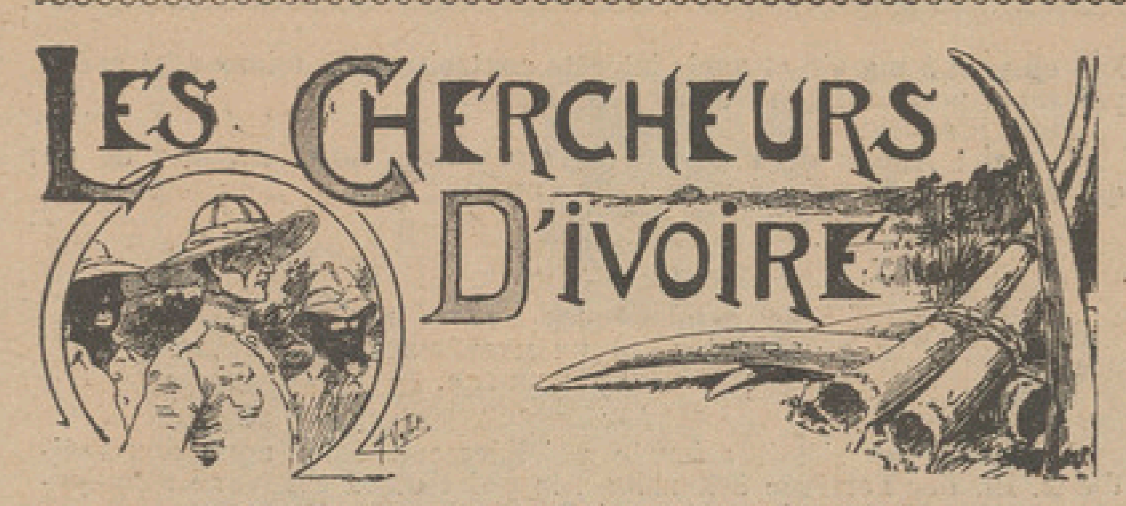
Au même instant, dans une rue voisine, au galop de ses quatre fers qui font jaillir des étincelles du pavé de la rue, un cheval emballé sème l'effroi dans le quartier. Devant lui tout le monde s'enfuit et déjà la bête a fait plusieurs victimes, lorsque .



..., au détour brusque d'une rue, on entend un choc : Poilodo affolé vient de tourner et il a heurté avec son front le crâne du cheval emballé, et cela avec tant de violence que l'animal tournoie sur lui-même et s'abat comme foudroyé.



Des hurrahs remplissent l'espace ; la foule croit que Poilodo, d'un coup de poing professionnel, a arrêté le cheval dans sa course homicide. Il est porté en triomphe jusque chez M. Lépine, que l'on oblige à décorer de sa propre main le vaillant serviteur, qui, tout souriant et n'en croyant pas ses yeux, accepte cette récompense dignement méritée.



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

IV

LE MAL DE DENTS DE PITACHE. — UN VIEIL AMI. — UN MYSTÈRE NON ÉCLAIRCI

A la relâche de Port-Saïd, Harley, Camille Sol et le docteur Pitache déjeunaient ensemble à terre sur la terrasse d'un hôtel, les yeux amusés par le grouillement pittoresque des indigènes, des marchands ambulants et des voyageurs allant et venant sur la voie populeuse.

— Ah! si je n'avais pas un tel mal de dents! rageait Pitache en pressant de sa main sa joue toute gonflée.

Camille eut un rire.

— Mon pauvre docteur, vous payez votre tribut à la mer, au soleil et au vent!...

Un maître d'hôtel approchait, tenant une carte entre le pouce et l'index. Il s'adressa à Harley :

— C'est bien monsieur qui se nomme Vallençais, passager sur l'*Egypte?*

— Parfaitement, répondit Harley.

— En ce cas, voici une personne qui désirerait parler à monsieur.

Harley jeta un coup d'œil sur le carton, et lut :

ENRICO GARINO

Interprète en toutes langues.
Ex-interprète juré de l'armée anglaise
Entrepreneur recommandé à MM. les touristes, pour excursions, caravanes, visites, etc.
Guide et chef d'escorte pour entreprises commerciales.
Références de premier ordre en tous pays.
Chevalier du Pigeon Blanc de l'Afghanistan.

Il sourit :

— Diable! voici un personnage qui a bien des titres!... Trop pour moi!...

Et s'adressant au maître d'hôtel :

— Vous direz à ce monsieur que, ne séjournant point ici, je n'ai que faire de ses services.

— Bien, monsieur!

Camille Sol fit observer :

— Il y a quelque chose d'écrit à la main derrière la carte.

Harley retourna le carton.

— En effet.

Et ayant parcouru des yeux les mots tracés, il rappela le maître d'hôtel qui s'éloignait.

— Faites entrer ce garçon... Je le recevrai.

Il expliqua à ses compagnons :

— C'est une chaude recommandation d'un notable de Port-Saïd avec lequel j'ai été en relations... Il paraît que ce Garino est un type fort remarquable.

— Ma foi, grommela Pitache, la mâchoire toujours douloureuse et les yeux attachés sur un nouvel arrivant qui se dirigeait vers leur table, si c'est celui-ci, il m'a l'air d'un fameux chenapan!

Les yeux perçants d'Harley dévisagèrent l'homme. Il fit un geste dubitatif.

— Un Levantin, voilà tout!

L'individu saluait et se présentait :

— Enrico Garino... pour votre service, s'il vous plait.

Il était grand, fort, un cou de taureau, très large d'épaules, le buste très développé, sur des jambes longues et fines. Châtain clair, entièrement rasé, le teint mat, la peau fine et unie comme celle d'une femme, il avait de magnifiques yeux bleu foncé, aux lourdes paupières bistrées, aux cils épais et sombres, dont le regard était à la fois caressant, sournois, insolent et humble, avec parfois des lueurs fugitives singulièrement féroces.

Il pouvait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Il était vêtu à l'européenne, assez élégamment, quoiqu'une cravate rouge, piquée d'un énorme diamant faux entouré d'émeraudes, de grosses bagues aux doigts et les breloques de sa chaîne de montre missent une vulgarité prétentieuse dans sa tenue.

Il parlait un français correct, bien qu'avec un accent fortement étranger.

Il avait, dit-il, pris ses renseignements sur le bateau et, sachant le but de l'expédition d'Harley Vallençais, il venait solliciter l'emploi de chef de caravane, exhibant des papiers authentiques qui, tous, certifiaient sa capacité, son activité, son audace dans une foule d'occasions analogues à celle-ci.

Il avait déjà accompagné une exploration sur le haut Zambèze, aux côtés d'un voyageur connu, et il se faisait fort d'éviter à son nouveau chef tous les tracas et les immenses difficultés matérielles qui naissent de l'organisation d'une caravane dans des contrées pour ainsi dire inexplorées.

Comme Harley, intéressé, l'interrogeait, Pitache se leva :

— Décidément, ma dent me fait trop mal; je vais essayer d'un tour de promenade, pour penser à autre chose!...

A peine était-il rendu dans la rue, qu'il fut assailli par dix âniers tirant derrière eux leur bête et le sollicitant dans un jargon qui ressemblait plus à un fantaisiste « espéranto » qu'aux cinq ou six langues que ces garçons avaient l'intention de parler.

— *Ti promenare, moussu?*

— *Kommen sie, mein herr, mit Mahmoud?*

— *Li good walk, wis boy nice, very cheap, very good, li walk, sir!...*

— Li moi, écoute, moussieu, moi françous, bien parler... Moi te faire voir tout ville joulie... Viens, moussieu, ici!...

Et, ce dernier ânier, enhardi par l'involontaire sourire du docteur devant ce charabia, s'emparait effrontément du client convoité, le tirant par le bras et le dégageant des autres, auxquels il lançait de vigoureux coups de pied dans les tibias.

— Joulie selle de dame, moi, moussieu. Hein, toi bien assis?

Il était vêtu, comme ses compagnons, d'une ample chemise de toile bleue rapiécée, de laquelle sortaient ses pieds nus malpropres chaussés de babouches trouées. Un turban de toile blanche grisé de crasse entourait sa tête rasée de gamin de douze à quinze ans, à la peau bronzée, au sourire gai couvrant de belles dents blanches.

Ses yeux noirs pétillaient de malice et de joie en escomptant la bonne journée qu'il allait faire avec ce voyageur visiblement novice.

— Tiens, moussieu, assis-toi là... Là, houp!... saute sur bonne selle... Ane pas méchant... court comme cabri...

Le docteur se laissait mettre en selle.

— Allons, va pour une promenade en ville, mon garçon... Mais, j'aimerais mieux aller chez le dentiste!...

L'ânier le regarda avec compassion.

— Toi, mal dents?

« Bon, écoute, toi Français, s'pas ?

— Oui, moi Français, et glorieux de l'être... mais ça ne m'empêche pas de souffrir abominablement, constata le docteur dont le mal augmentait de minute en minute.

— Alors, moi Ahmed, ti vas te mener chez docteur dentiste français très savant, là-bas, dans ville.

— Un dentiste français! s'écria Pitache plein d'espoir. Parbleu, oui, ça me va!... Au trot et dépêchons-nous, hein?...

— Oh! ti vas voir, âne d'Ahmed galoper tout le temps!...

Malgré cette belle promesse et les consciencieux coups de trique administrés à l'âne, celui-ci mit une bonne heure pour parvenir, d'un pas tranquille, à l'habitation du docteur, une masure d'argile de fort peu d'apparence.

— Ce doit être un joli coco qui perche là dedans! pensa Pitache fort déçu.

Pourtant, on le fit entrer dans une pièce assez propre, meublée à l'européenne.

Trois diplômes énormes, encadrés d'or, décoraient les murs, faisant pendant à trois portraits représentant un gros homme à barbe rousse, décoré de la Légion d'honneur, une dame trop grasse et une demoiselle trop maigre.

— Un dentiste décoré!... Mazette!... ce doit être quelqu'un d'épatant! se dit Pitache, ébloui cette fois.

La porte s'ouvrit; un grand diable efflanqué portant moustache et impériale d'un noir d'encre s'approcha avec empressement du client inattendu.

— Vous souffrez des dents, monsieur? commença-t-il, plein de sollicitude.

Puis, il s'arrêta, avec un cri de surprise, tandis qu'une exclamation de stupeur s'échappait des lèvres de Pitache.

— Vous, c'est vous?... dentiste à Port-Saïd!...

— Monsieur Maurice!

Le docteur se jeta sur un fauteuil.

— Non, mais, voulez-vous m'expliquer comment vous êtes devenu dentiste, vous, Durlot, fils du maréchal-ferrant de mon patelin, et maréchal-ferrant vous-même?...

Durlot souriait et hochait la tête avec embarras.

— Je vas vous dire, monseur Pitache... Tout cela, c'est rapport à la vieille carne de mon père... Un jour il a passé au pays un dentiste avec une voiture toute dorée... Son cheval avait crevé, il s'amène chez mon père :

« — Vous ne connaîtriez pas un bon petit cheval bien solide et pas cher? » qu'il dit.

« Je m'élance :

« — Pour sûr, que j'ai votre affaire. »

« Bref, on lui colle l'objet ; et voilà qu'il me propose de l'accompagner dans ses tournées. Et, une heure plus tard, j'étais décidé... Je suis resté deux ans avec ce patron... Et, un beau jour, voulant voir du pays nouveau, fatigué de toujours circuler en France, je suis venu ici... J'ai trouvé le père Darlincourt, dentiste diplômé et décoré, désireux de vendre son fonds pour rentrer en France et y marier sa demoiselle...

« J'ai acheté le tout, clientèle, portraits et diplômes... Mais, je dois dire que les affaires ont plutôt périclité depuis son départ...

Durlot restait soucieux.

— J'en ai assez du métier, allez!

Et, ayant questionné le docteur sur la cause de sa présence à Port-Saïd, apprenant le but de l'expédition de Vallençais, il s'écria :

— Ah ! si votre chef voulait m'emmener !... Combien j'en serais heureux !

Pitache, dont la rage de dents s'était subitement évanouie, rit.

— Pour ferrer les chevaux ou arracher les dents ?... C'est que je crois que les chevaux feront défaut !...

L'autre insista tellement, fit si bien valoir ses talents en de nombreux genres que le docteur céda.

— Allons, c'est dit, je veux bien vous présenter à Vallençais... Mais je vous préviens que je n'ai aucune influence sur notre chef en ce qui concerne l'engagement du personnel et toute la partie matérielle de l'expédition.

Ils arrivèrent à l'hôtel au moment où Garino, définitivement accepté par Harley Vallençais, sortait, l'air radieux.

Durlot fit la grimace lorsqu'il apprit que Garino serait chef de la caravane.

— Vous le connaissez? demanda Pitache.

— Oui, répondit Durlot laconiquement.

— Vous avez du mal à en dire?

L'autre hésita.

— Non, pas précisément... Du moins, rien de certain. Oh! c'est un garçon très capable, très intelligent... Mais il a tout de même couru des bruits sur lui.

— Quels bruits?

— Dame ! il a été croupier à Alexandrie, dans un casino... et il disparaissait journellement des sommes... On ne l'a pas gardé... Ensuite, il a été interprète dans un des grands hôtels du Caire... là aussi, il y a eu un vol important... On n'a pas poursuivi Garino, mais on l'a mis à la porte. Du reste, il est certain que d'autres gens n'ont eu qu'à se louer de lui.

— N'importe, fit Pitache, je préviendrai Vallençais.

Mais, au premier mot qu'il toucha des soupçons pesant sur Garino, Harley l'interrompit en souriant.

— Peu importe, cher ami, dit-il avec calme. Que Garino soit un escroc, cela ne m'étonnerait nullement... Ça fait partie de son métier... Mais, cela n'empêche pas que je le crois susceptible de me rendre d'inappréciables services...

Pitache tombait des nues.

— Alors, je n'ose plus vous recommander un « pays », dit-il avec un peu de dépit. Car mon pauvre Durlot est certainement un très honnête garçon !...

— Si ce n'est pas un imbécile, il n'est pas nécessaire qu'il possède un brevet de canaillerie, répartit Harley en riant. Vous pouvez me présenter votre protégé.

A ce moment, Camille Sol rejoignit précipitamment ses deux compagnons.

Elle paraissait émue.

— Ecoutez ! fit-elle avec vivacité. Je viens de faire une découverte qui m'a vivement troublée !... Le passager, le Belge, M. Van Leeuven... Il est, comme vous le savez, descendu ici... Or, je viens de le rencontrer dans un couloir de l'hôtel... Oui, je suis sûre, absolument sûre que c'est lui... Mais, sans barbe ni moustaches... Non plus blond roux, mais blond cendré, avec quelques fils gris dans ses cheveux coupés courts... Il a passé vite, sans faire semblant de me reconnaître, mais c'est lui !

Pitache prononça, incrédule :

— Vous rêvez, chère amie !...

Elle poursuivit avec véhémence :

— Vous savez, Harley, que je me trompe rarement sur les physionomies !... Cet homme, tout à l'heure, c'était bien le Belge transformé... et redevenu ce qu'il était...

Harley continua rapidement, une lueur dans le regard :

— Ce qu'il était pendant la nuit où l'on a voulu m'assassiner, n'est-ce pas?

— Précisément !... Oui, dans sa démarche, dans sa fuite aujourd'hui dans le corridor demi-obscur, j'ai reconnu l'homme de la nuit du crime !... Et cet homme, c'était bien aussi celui qui se cachait sous la chevelure et la barbe rousses... des postiches parfaitement imitées !...

— Pourtant, objecta Pitache, et la blessure au bras?

Mais Harley haussa les épaules.

— La belle affaire, pour un homme énergique, de dissimuler une égratignure !...

Et il eut un geste de dépit.

— Il est malheureux que l'heure nous presse !... Nous allons repartir sans qu'il me soit possible de tirer au clair cette mystérieuse affaire. Et, réellement, Sol, je ne comprends pas du tout pourquoi l'on en veut à ma vie et quels intérêts contraires aux miens sont assez puissants pour me faire ainsi pourchasser.

Puis, il sourit.

— Bah ! Allons de l'avant, mes amis, sans nous occuper de ce qui se trame, de ce qui rôde dans l'ombre !

V

UNE VIEILLE CONNAISSANCE. — UN MYSTÉRIEUX ENLÈVEMENT. — EN PLEINE TERREUR.

La traversée s'était achevée paisiblement, sans nouveaux incidents. Et, dès l'arrivée à Zanzibar, le point où la caravane s'équiperait, Harley Vallençais avait pu juger de la compétence et de l'activité remarquables du chef qu'il avait choisi, le Levantin Enrico Garino.

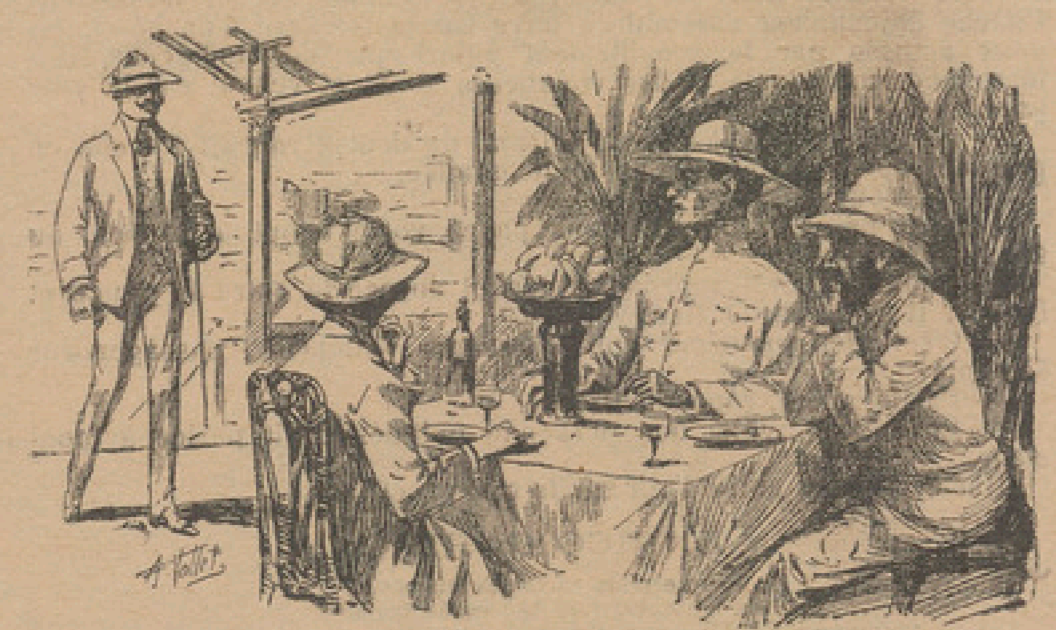
Il se louait fort de l'avoir engagé.

Tous ceux qui ont eu à organiser une caravane dans l'Afrique du Sud savent à quelles immenses difficultés l'on se heurte.

Il n'existe, comme moyen de transport, que quelques bourriquots et des nègres loués en qualité de porteurs.

Il faut emporter avec soi des armes, des munitions, des objets de campement, quelques vivres, et surtout des quantités considérables d'étoffes, de bibelots de tout ordre qui sont l'unique monnaie du pays.

Sans ces objets que l'on offre en échange de vivres en nature, l'on ne pourrait exister.



Un nouvel arrivant se dirigeait vers leur table

Pour transporter durant plusieurs mois ces ballots de marchandises, il faut un grand nombre de porteurs. Et ceux-ci font souvent défaut, les nègres, paresseux et nonchalants, refusant de s'embaucher pour ce pénible labeur.

Or, en moins de quinze jours, Garino avait trouvé moyen de se procurer toutes les denrées nécessaires pour les échanges et de s'assurer des services de cent soixante-quinze nègres porteurs. Ceux-ci, accompagnés pour la plupart de leurs femmes et de quelques enfants, formeraient la petite armée qu'est une caravane de l'Extrême-Sud africain.

Aussi, tout le personnel de l'expédition vantait-il le Levantin, sauf Pitache qui gardait ses premières préventions, secrètement attisées par Durlot embauché comme second chef d'équipe.

En tête à tête avec son « pays », ce dernier ne tarissait pas en mauvais renseignements sur Garino, « un véritable chenapan », affirmait-il, Turc par son grand-père, Egyptien par son père, Italien par sa mère, et ayant les astuces, les criminalités du bas peuple de ces trois contrées, sous une apparence gracieuse, prévenante et des manières presque de gentilhomme.

Cet après-midi-là, Garino abandonna de bonne heure la demeure dans la grande cour de laquelle s'entassaient les ballots de marchandises achetées et où campaient dans un pittoresque désordre les nègres porteurs et leur famille.

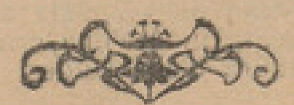
Il était vêtu d'un élégant costume de touriste et fumait avec désinvolture un gros cigare cerclé d'or. Il traversa la ville africaine et parvint au quartier où se groupent les riches habitations de la colonie anglaise.

Il pénétra dans une belle villa, jetant au nègre qui vint à sa rencontre son nom comme quelqu'un qui se sait attendu, et fut aussitôt introduit dans une pièce au jour adouci par des stores.

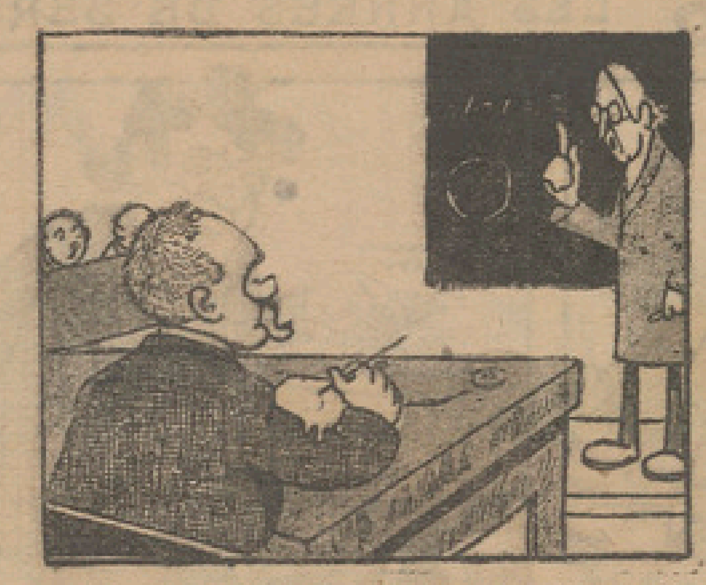
Un homme était assis devant un bureau.

(A suivre.)

DANIEL HERVEY.



LE CAS DE M. SALSIFIS



Ça vous en bouche un coin, hein ! de voir assis à un pupitre dans la classe des petits un homme de cinquante ans qui apprend à lire?... Ah ! c'est une histoire bien drôle et bien touchante que l'histoire de ce M. Salsifis qui habitait à Tortillard-sur-Loing.



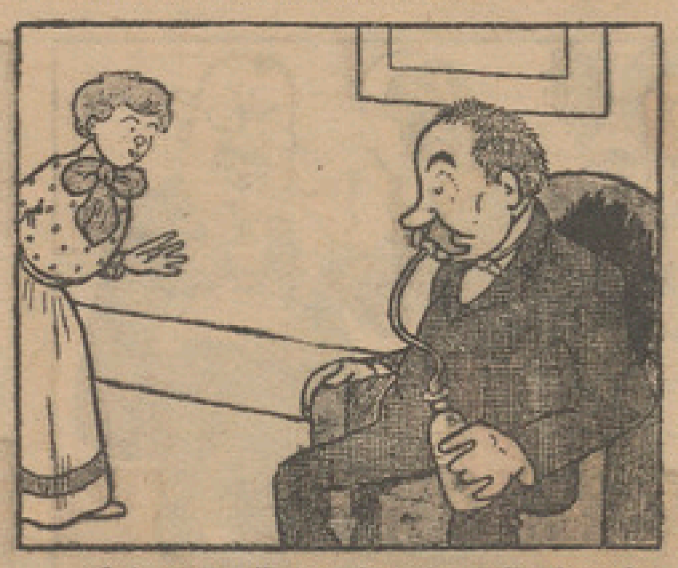
M. Salsifis était un rentier dont la principale occupation était de boire des bocks au café des voyageurs. C'était un homme comme vous et moi jusqu'au jour où il s'aperçut qu'il avait perdu un couteau auquel il tenait énormément ..



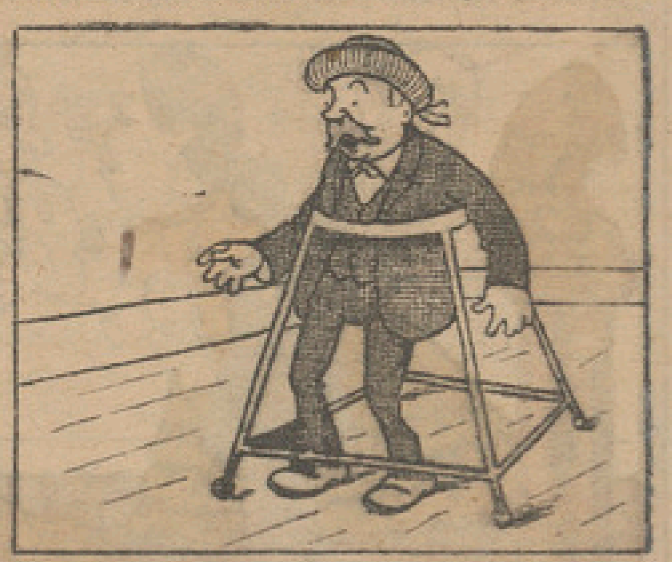
Après l'avoir cherché vainement partout, il fait publier qu'il donnera une forte récompense à celui qui lui rapportera le satané couteau.. Rien ! Finalement il devenait complètement maboul... Sa famille fait venir un célèbre médecin de Paris qui l'ausculte...



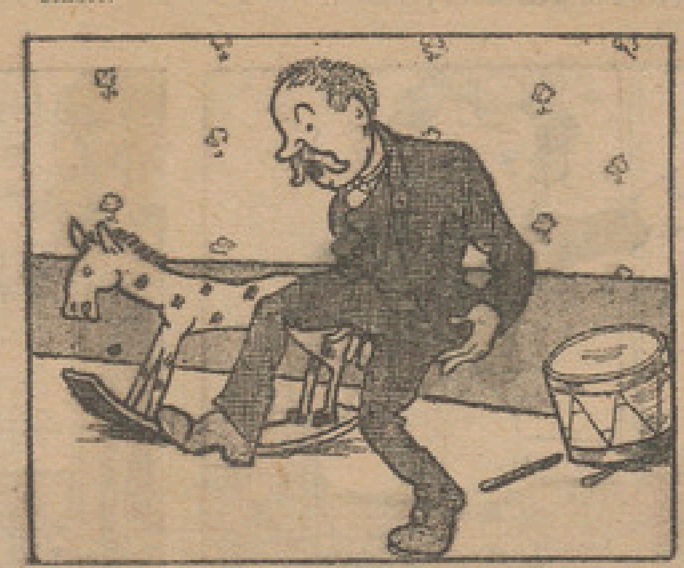
... constate qu'il n'y a rien de chronique et se fait fort de guérir M. Salsifis, et cela en l'empêchant de penser à son couteau... en lui faisant perdre la mémoire. Le docteur rédige son ordonnance, donne ses instructions au neveu de Salsifis...



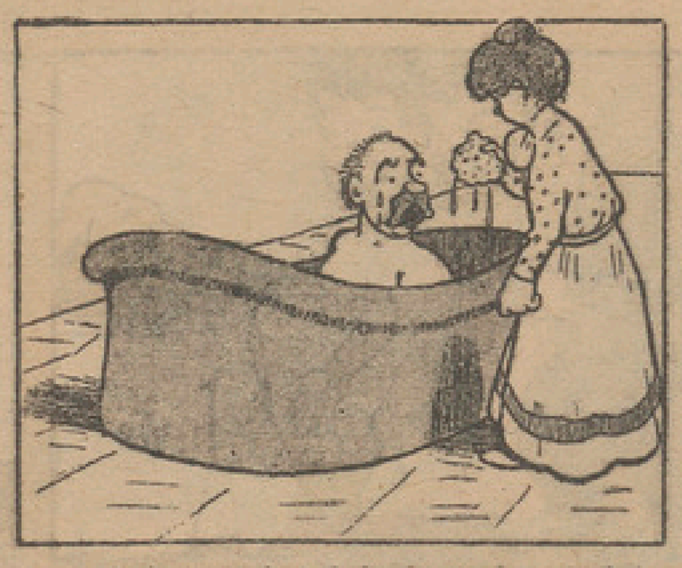
... Qui suivit tellement bien les indications du morticole qu'au bout de quelques jours M. Salsifis avait complètement oublié qu'il avait perdu un couteau, mais aussi l'animal avait tout oublié, son nom, son âge et tout le fourbi.. On dut le remettre au biberon...



Ce qui n'est pas banal à cinquante ans ! Pour bien réapprendre à marcher et comme il tombait tout le temps on lui mit un bourrelet et on l'enferma dans un chariot afin qu'il essayât de refaire les premiers pas.



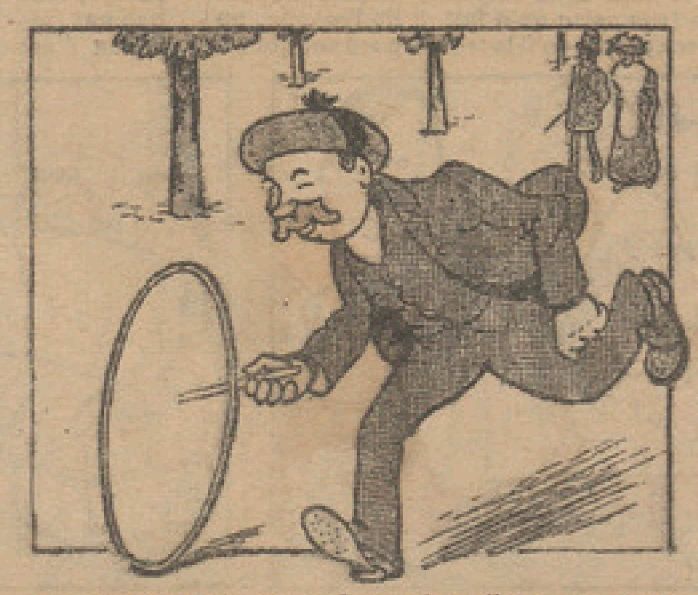
Ah ! il l'avait bien perdue la mémoire et la preuve, c'est qu'il lui arrivait de s'oublier dans son pantalon. Ses parents, son neveu et sa nièce le grondaient très fort pour cela...



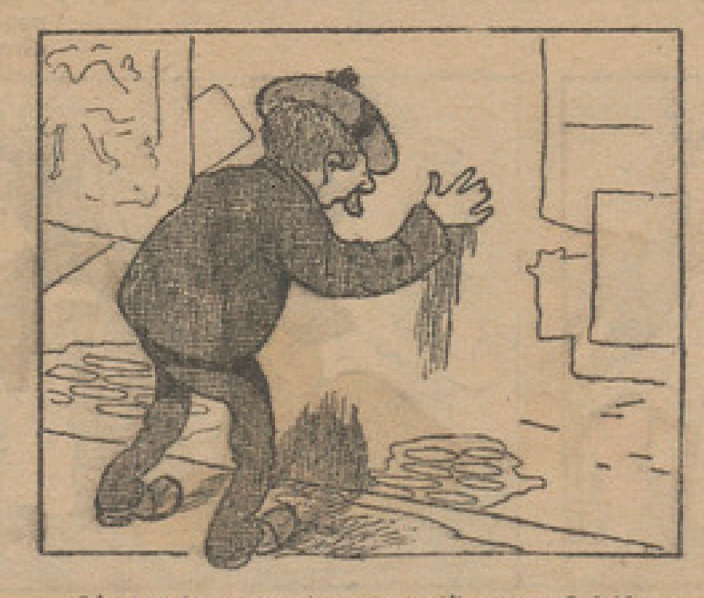
.. et s'empressaient de le plonger dans une baignoire pour le nettoyer, mais ce bon dieu de Salsifis n'aimait pas l'eau et c'était alors des cris de paon qu'on égorge...



A cinquante-trois ans on mit Salsifis à l'école pour qu'il réapprit à lire, ce fut un excellent élève et il avait très souvent la croix. Deux ans plus tard il commençait à étudier le catéchisme et refaisait la première communion.



Pour le récompenser de son travail, son neveu et sa nièce l'emmenaient promener et c'était vraiment touchant de voir M. Salsifis jouer au cerceau ou aux billes cependant que ses parents prenaient le frais sur le mail en le surveillant d'un œil filial.



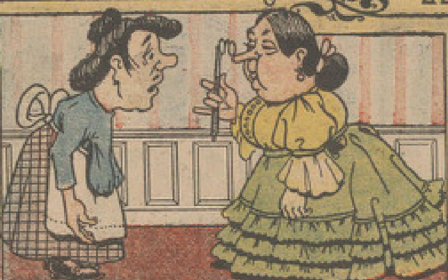
L'autre jour, voulant faire l'homme, Salsifis a voulu refumer une cigarette. Il en a tiré quelques bouffées mais ça lui a tourné le cœur et il a été malade comme un chien.



Hier enfin, il a passé avec succès son certificat d'études Ses réponses intelligentes font présager un sujet d'élite et son neveu et sa mère fondent sur lui les meilleures espérances

UN BON DÎNER !

Résumé du chapitre précédent. — Tiroflant, travesti dans les vêtements de la cuisinière Ursule, sa fiancée, travaille à la confection d'un grand dîner que le capitaine donne pour fêter sa décoration. « Vous ferez un dîner de douze têtes, » lui a-t-on dit. Tiroflant, cuisinière improvisée, court par toute la ville et finit par se procurer douze têtes de veau et bien d'autres choses qui, selon lui, composeront un dîner succulent. Le capitaine et sa femme prennent Tiroflant pour Ursule, leur cuisinière.



« Eh bien Ursule, avez-vous bien fait les choses ?... — Oh ! oui, ma capitaine, ça s'ra rud'ment bath !... — Alors, c'est bien... Dites donc, voilà la liste des invités et des menus que vous écrirez vous-même, moi je n'ai pas le temps, j'ai à sortir... Vous savez, le dîner est pour sept heures, sans faute. »



« V'là-t'y encore un sale truc à faire... Tant pis, après tout, ça sera comme ça sera, pas vrai ?... Pis, quoi... des menus... non, non, mais dites... »



« ... moi voir un peu à quoi ça sert, ces machines-là. Franchement, ont-ils besoin d'ça pour bouffer ?... enfin, pisque ça leur fait plaisir, j'vas leur-z-y faire ; d'abord, fumons un de ces p'tits cigares, ça va m'donner des idées ! »



« Mo...sieur... Cru... chot... Faut, ma parole, être bête comme ses pieds pour avoir un nom comme ça !... Voyons, par quoi j'vas t'y commencer ?... c'est-y par les têtes ou par la soupe ?... Dites donc, à votre avis, quel est le plus chic, le plus distingué ?... Vous savez pas ?... tant pis. J'commence par les têtes... »



« ... En v'là-t-un. Pige, mon 'ieux, si c'est torché... et comme j'suis pas une tourte, j'leur-z-y ai donné des noms décoratifs !... non, mais pige-moi ça !... »



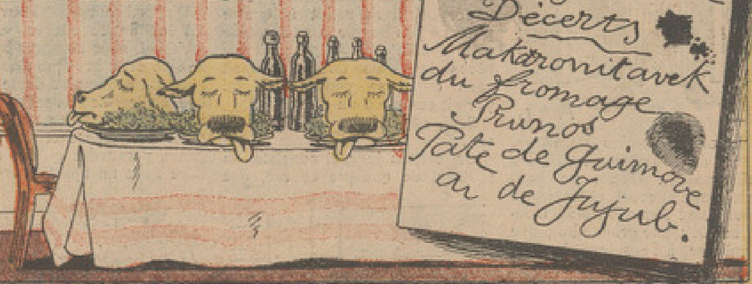
(Sept heures moins cinq.) — La crème, la fleur, l'élite de la société de X... est réunie dans le salon du capitaine. Remarqués parmi les invités : le maire, le sous-préfet, le percepteur et leurs dames. On papote, on se congratule, on se débine, on se serre les mains avec effusion.



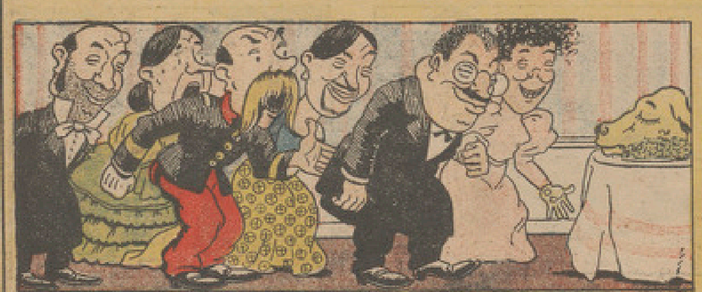
(Sept heures moins deux.) — Tiroflant, dégoûtant de graisse et de charbon, entre au salon, le bonnet en bataille, un écumoir à la main, et hurle d'une voix de stentor : « À la soupe... à la soupe, là... » *paroles qui produisent une légère émotion parmi les invités...*



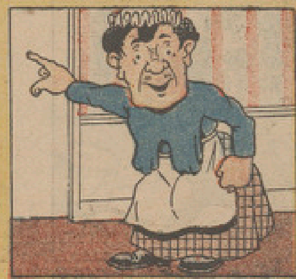
Néanmoins, les messieurs s'inclinent respectueusement, chacun devant une dame, le bras gauche arrondi, le poing à la hauteur de la taille (ce qui leur donne la silhouette d'une cruche à une anse). Les dames, avec ensemble, s'emparent de l'anse, et deux par deux, en un cortège solennel, les invités se dirigent vers la salle à manger et au pas.



Tiroflant a fort bien fait les choses : sur la table recouverte d'une nappe jadis blanche, maintenant maculée par les traces noires qu'y ont laissées ses mains, toute la vaisselle du capitaine est mobilisée. Théodore a fait preuve de toute sa science militaire en alignant d'une façon impeccable les escouades de verres, par rang de taille naturellement, les compagnies de bouteilles. Dans chaque assiette, repose douloureuse et rose, une tête de veau fleurie de persil, une tête dont l'expression de bêtise, de candeur et de bonté vous fait pitié et donne envie de pleurer !



Pleurer ? Non, les invités du capitaine ne pleurent pas, ils ne comprennent pas la mélancolique, la profonde, l'émouvante poésie que dégage... une tête de veau fleurie de persil !... Pleurer ? non, les invités se tordent, tandis que le capitaine mâche des jurons dans sa moustache et que sa charmante moitié pense s'évanouir... Tiroflant, ébahi, ne comprend pas la cause de tant d'émoi. On se met à table...



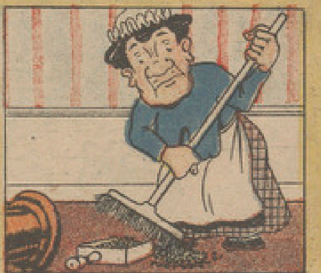
« Non, mais avez-vous vu ?... en ont-y fait un œil... tu parles, mon 'ieux, si y sont godiches, ces gens-là !... ils n'savent pas c'qu'est bon. Et le capiston, z'ieute-moi un peu la trompette qu'il fait, il lit l'menu... on dirait ma parole qu'il le trouve pas à son goût »



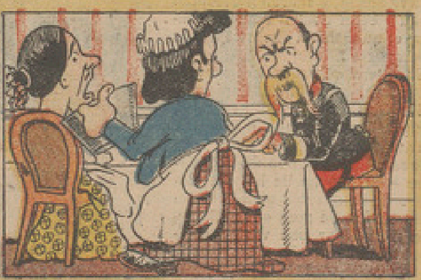
« ... Tiens, y n'bouffent plus... j'vas leur-z-y servir la *bidoche et les fayots* ; la soupe, ça sera pour demain, elle n'est pas cuite. Tu parles, mon 'ieux, si y vont s'en lécher les babines, pis les cinq doigts, sans oublier le pouce. C'est du nanan, ça, un *hectare* ! »



« Aïe... *catéchisme*... si c'est pas malheureux, du si bon manger !... des fayots, mon 'ieux, qu'étaient z-épatants, quoi... bon sang d'bonsoir, comment faire ?... j'vas les ramasser !... Ratatouille de malheur ! »



« ... Quoi, vous rigolez pasque j'les ramasse avec une pelle à charbon ?... ça n'a rien de drôle, allez. Pisque vous êtes si malin, vous, avec quoi qu'voulez-vous que j'les ramasse ?... avec mes mains, peut-être ?... Non, mais pour m'les salir !... »



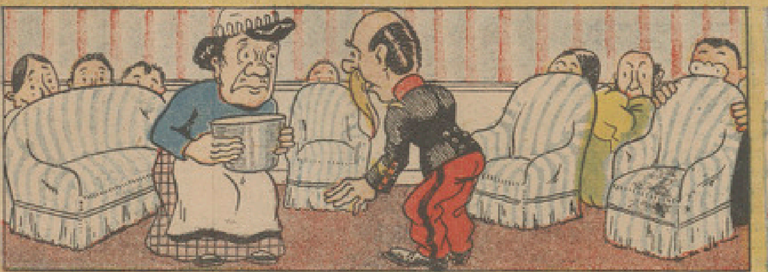
« Eh là ! qui qu'en veut ?... Mon capitaine, sauf le respect que j'vous dois, c'est des fayots que j'viens d'faire rouler... Mon capitaine, vous n'avez pas besoin de vous impatienter... Et pis, vous m'en donnerez des nouvelles, je les ai tous sucés pour qu'y en ait pas un de mauvais ! »



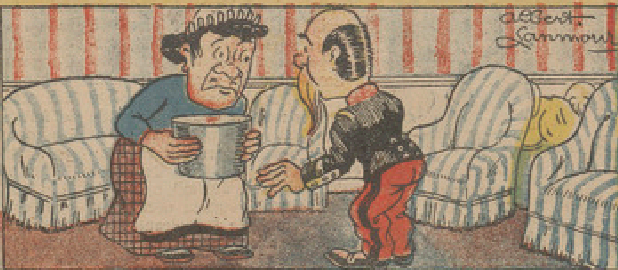
« Une petite seconde seulement, le temps de repêcher les quelques-uns qui, par mégarde sont tombés dans le cou à cette petite fatamme, et j'vous les sers... N'craignez rien pour vot' robe, la petite mémère, c'est pas avec du beurre que j'les ai préparés, c'est avec de la graisse d'armes, ça tache moins !... »



Le capitaine, exaspéré : Ça y est, elle est folle, complètement folle, archi-folle, maboule !... *(Prudemment les invités quittent la table et vont se réfugier derrière des meubles. (On ne sait jamais ce qui peut arriver avec les fous.) Seul, le capitaine reste au milieu de la pièce, en face de Tiroflant qui, son plat de haricots à la main, roule des yeux effarés : des yeux de vache regardant passer un train !...)*



(Une heure après : 8 heures 32.) — Un silence impressionnant règne dans la salle à manger. Le capitaine n'a pas bougé d'une semelle : il regarde la pseudo-Ursule, n'osant dire un mot ni remuer, de crainte que le bruit ne le rende fou furieux. Tiroflant, tenant toujours son plat de haricots, regarde le capitaine et ne bronche pas, il a peur : il les croit tous fous. Le capitaine et ses invités tremblent derrière les fauteuils où ils sont cachés. Miracle ! trois fois miracle ! le préfet, le gros préfet, et la capitaine (curieux spécimens de l'espèce pachydermique) ont réussi à se tasser, à se contracter si parfaitement qu'on ne les aperçoit presque plus.



Dépêche de la dernière heure. De notre correspondant particulier :

(2 heures du matin.) — Le capitaine regarde toujours Tiroflant (son plat de haricots à la main), qui contemple encore le capitaine. Quant aux invités, on ne les voit plus... le sommeil les a gagnés. Ils ronflent derrière leurs fortifications !... Enfin, que va-t-il se passer ?

(*À suivre.*)

La Vitrine
DE MON ONCLE CAPISTRAC

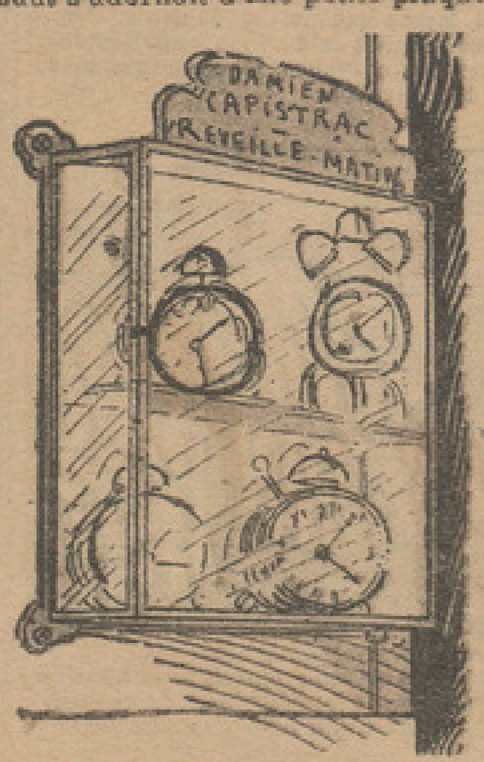


Mon oncle Damien Capistrac, qui était de Toulouse, vendait des réveille-matin... C'était un bonhomme rond et court, et maniaque au possible ! Son rêve était d'ouvrir, un jour, une grande boutique à Toulouse, à l'enseigne de l'*Oie du Capitole*, et de placer dans sa devanture — une devanture qui n'en finirait plus ! — toutes les espèces et variétés de réveille-matin passés, présents et à venir... depuis le réveille-matin de bronze du XVIe siècle, à cadran horizontal, jusqu'à celui dont il était l'inventeur, et qui sonnait l'heure 3/4 sans désemparer !

En attendant sa boutique et sa devanture, mon oncle Capistrac, qui n'était pas riche, avait fait l'acquisition d'une petite vitrine... Il l'avait accrochée — avec, bien entendu, l'autorisation du propriétaire — à gauche de la porte cochère de l'immeuble qu'il habitait.

La vitrine de mon oncle Capistrac n'était pas une vitrine ordinaire ! D'abord, elle était garnie de réveille-matin ! Ensuite, le haut s'adornait d'une petite plaque de cuivre où flamboyaient ces mots magiques, en lettres rouges :

DAMIEN CAPISTRAC,
RÉVEILLE-MATIN.



Et puis, elle était retenue par quatre petits clous de nickel, et il y avait une glace dans le fond !... Enfin, astiquée deux fois par jour, elle avait vraiment bonne allure ! Mon oncle Capistrac, qui l'avait fait faire sur commande, en était très fier... Il trouvait mille prétextes pour descendre la contempler... Il s'y mirait avec complaisance, la caressait de la main, la frottait avec le pan de sa jaquette... Pour un peu, il l'eût embrassée !

Un inoffensif promeneur l'ayant, un jour, machinalement frappé de sa canne, il se retint à quatre pour ne pas bondir sur l'insulteur et le souffleter ! Elle peuplait ses rêves les plus doux, occupait sans cesse sa pensée... Il lui parlait comme à un enfant !

Bref, cette vitrine était toute sa vie !

Or, certain jour, il constata, en rentrant de quelque course, que des malandrins avaient tenté de s'en emparer par la violence ! que deux des clous de nickel, ainsi que la plaquette, avaient été arrachés ! qu'une des vitres de côté était fendue ! Oh ! la rage ! la rage impuissante de mon oncle Capistrac ! On lui eût dérobé son réveille-matin du XVIIe siècle à double sonnerie, qu'il n'eût, certes, pas été plus furieux !

Sauter sur son chapeau, sa canne, et aller déposer une plainte entre les mains du commissaire de police fut, pour lui, l'affaire d'un sapin ; donner l'ordre formel au concierge de l'immeuble de ne pas quitter la vitrine de l'œil, une seule minute de la journée désormais, celle d'une pièce de quarante sous quotidienne...

Après quoi, quelque peu rassuré sur le sort de sa chère vitrine, il téléphona à la fabrique de dépêcher un ouvrier pour effectuer les réparations nécessaires...

L'ouvrier arriva dans l'après-midi. Mon oncle Capistrac, que tant d'émotions diverses et successives avaient terrassé, gardait la chambre...

— Mon ami, dit-il à l'homme... la vitrine se trouve à gauche de la porte, en sortant. Vous la reconnaîtrez facilement, l'infortunée ! elle ne tient plus que par deux clous ! Voyez ce qu'il y a à faire, et travaillez consciencieusement ; je me repose entièrement sur vous !

L'ouvrier descend donc et se met en devoir d'accomplir le sien. Mal lui en prit ! Fidèle à la consigne, le concierge veillait... Il bondit sur le malheureux et le saisit à la gorge en hurlant : « Au voleur ! »

D'abord surpris, l'ouvrier eut tôt fait de recouvrer son sang-froid, et, sans comprendre la raison de cette brusque attaque, il y répondit néanmoins d'une façon si énergique, distribuant force horions à l'irascible portier, que la foule des voisins et des commerçants, persuadée qu'elle avait affaire avec un apache, accourut à



la rescousse avec l'évidente intention de lyncher le sinistre individu !

Déjà, elle l'avait empoigné, quand une bande d'ouvriers, qui sortait d'un bar voisin, reconnaissant dans l'homme passé à tabac un collègue, se rua avec un courage merveilleux, achevant ainsi de mettre partout la confusion et d'augmenter la fureur...

Comme de bien entendu, la police accourut à son tour et, sous le fallacieux prétexte de séparer les combattants, elle se mit à cogner à tort et à travers !

Il en résulta une horrible mêlée. Il y eut des crânes fendus, des yeux crevés, des visages balafrés, des membres tordus ! Les pieds bottèrent les reins, les cannes martelèrent les épaules, les poings réduisirent les nez en marmelade !... Mais comme tout n'a qu'un temps ici-bas, même les ardeurs les plus farouches, après une heure trente-cinq d'un combat acharné, les partis cessèrent de s'endommager, et succéda enfin, aux vociférations inhumaines, un calme relatif...



C'est, d'ailleurs, ce que chacun désirait en secret. L'ouvrier, cause involontaire du grabuge, put s'expliquer... La chose tirée au clair, chacun s'en fut chez soi, satisfait d'avoir prêté la vaillance de son bras à l'accomplissement de quelque chose... hormis, toutefois, les blessés et les mourants, qu'on traîna chez un pharmacien...

Mais le bouquet, c'est lorsque le vaillant pipelet, gardien vigilant et héroïque de la fameuse vitrine, pour la défense de laquelle il avait eu une oreille arrachée, voulut la reprendre sous sa protection, (la vitrine, pas l'oreille) : il manqua de tomber à la renverse !

Elle avait disparu !

Malgré les recherches les plus minutieuses, il lui fut impossible de la retrouver... Un habile filou avait profité du tumulte pour s'en emparer !

Mon oncle Capistrac, inutile de l'ajouter, en fit une sérieuse maladie !

GÉNÉRAL POUCHTRICK.



Causerie du DOCTEUR

Le tempérament nerveux.

Le tempérament nerveux, si commun à notre époque, résulte du surmenage de toutes sortes, de l'agitation continuelle, des soucis de l'existence et de ses exigences. La tension d'esprit déterminée par la lutte incessante pour la vie surtout dans les grands centres, les ennuis, les chagrins, les veilles et fatigues sont les causes hygiéniques les plus ordinaires des névroses.

Le tempérament nerveux est celui qui se présente le plus généralement à l'état d'absolue pureté, dégagé de tout mélange; et même quand il se trouve associé à un autre tempérament, il l'efface : il domine toujours. Les sujets de tempérament nerveux sont maigres, secs; leurs muscles sont généralement grêles, les mouvements brusques, l'imagination est vive, ardente, les passions violentes, mais elles naissent brusquement et s'éteignent de même; l'intelligence est très vive, mais incapable d'une attention longtemps soutenue, la sensibilité est exagérée. Les nerveux redoutent la douleur et l'exagèrent même lorsqu'ils la ressentent; ils présentent souvent même des alternatives de grande énergie et d'affaissement, leur ardente imagination les emporte et les égare.

Si elle est exagérée, la prédominance du système nerveux sur le reste de l'organisme peut devenir morbide et constituer cet état particulier que l'on désigne sous le nom de *nervosisme*. Le nervosisme peut dégénérer et verser dans la névrose, dans la névrophathie.

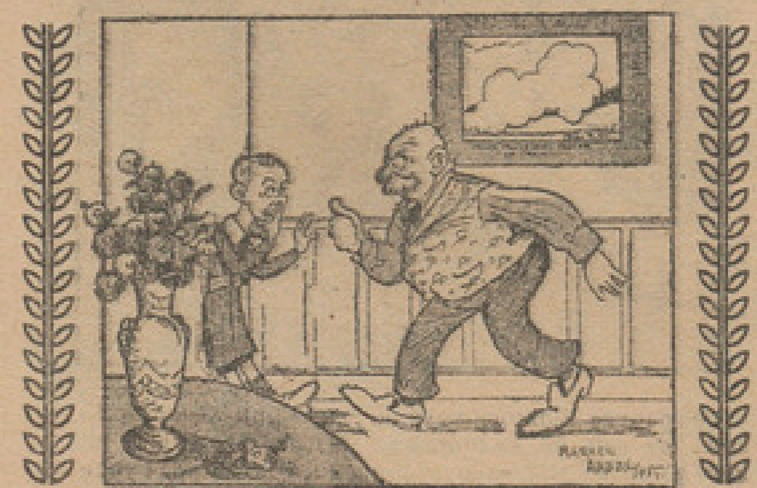
La névrose n'a jamais été aussi fréquente que de nos jours, c'est le grand mal de notre siècle. Du reste, on n'a jamais autant exigé de l'homme que de nos jours. Le cerveau est chauffé aussi fort que la locomotive, car, pour acquérir, il faut travailler vite, beaucoup et sans relâche, et très bien; car le public devient de plus en plus difficile et exigeant... Mais aussi, que de névropathes, que de neurasthéniques a vu naître notre génération!

Pour remédier à cet état particulier, les personnes douées d'un tempérament nerveux devront tout d'abord éviter les causes capables de mettre en jeu leur susceptibilité naturelle. Le surmenage sous toutes ses formes, surtout le surmenage intellectuel, est particulièrement à éviter. Les sujets nerveux devront entrecouper fréquemment leurs travaux par des récréations physiques et manuelles; c'est ainsi que les promenades, les jeux, l'équitation, la natation, le jardinage, toutes les distractions de ce genre devant être nécessairement variées selon les goûts de chaque individu favorisent le maintien de l'équilibre entre les diverses fonctions et le système nerveux qui, chez les sujets en question, présente une disposition marquée à prédominer et à troubler le jeu physiologique des autres organes.

Le régime joue un rôle très important pour les nerveux; il ne doit être ni excitant ni par trop débilitant, car le meilleur remède de l'état nerveux est la force et l'énergie physique, l'abondance et la bonne composition du sang. Les bains fréquemment renouvelés, tièdes lorsqu'il s'agit de calmer, et frais quand on veut rendre la tonicité à l'organisme, lotions et douches froides, le tub, etc., suivis de frictions, massage et gymnastique, sont excellents pour la santé. Souvent il est nécessaire de substituer à l'activité cérébrale l'activité physique et musculaire. A ce point de vue, on donne la préférence aux genres d'exercice qui n'exigent pas une tension intellectuelle ou une attention trop soutenues.

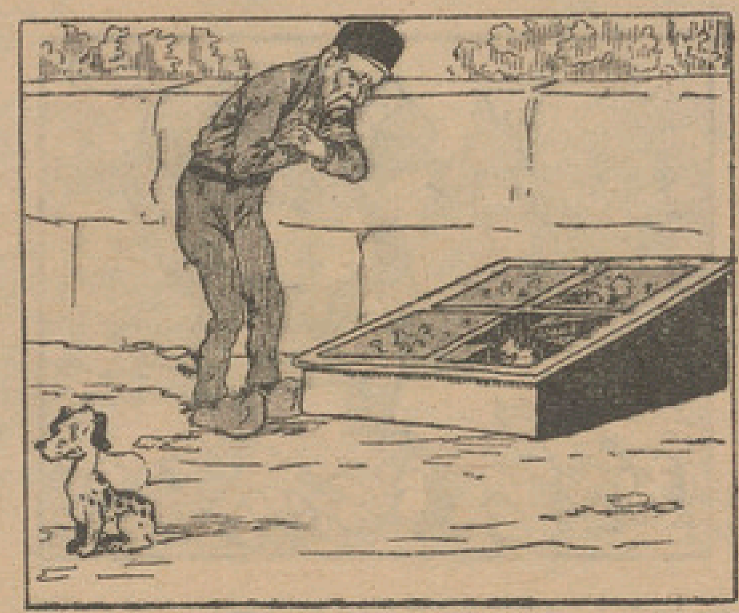
La vie à la campagne, pendant deux ou trois mois de l'année, est très indiquée pour les nerveux, ainsi que les voyages, les distractions. Les bains de mer ne leur conviennent pas toujours; mieux vaut pour eux la pleine campagne, les pays secs et élevés avec un régime doux et une existence calme. Dr. A. R.

LES ENFANTS TERRIBLES

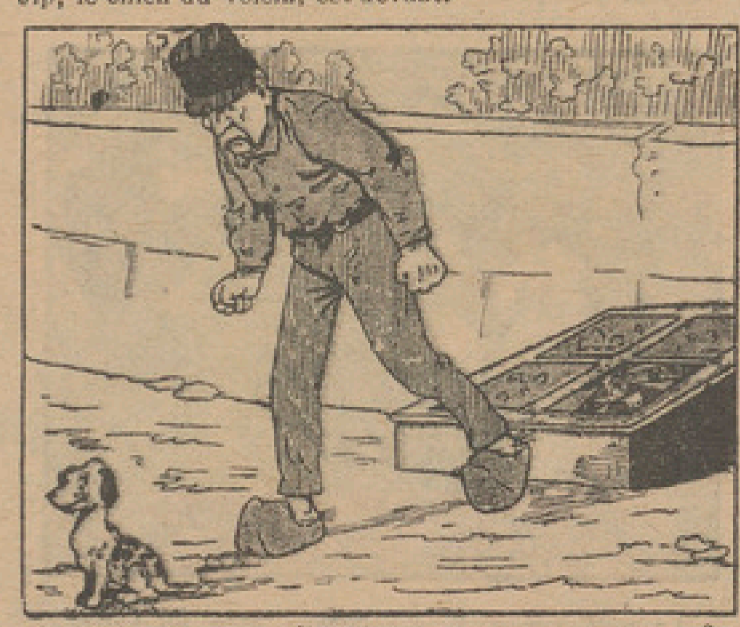


— Toto! veux-tu mon pouce pour le fourrer dans ton nez?
— Oh! non, p'pa! merci, il est bien trop gros

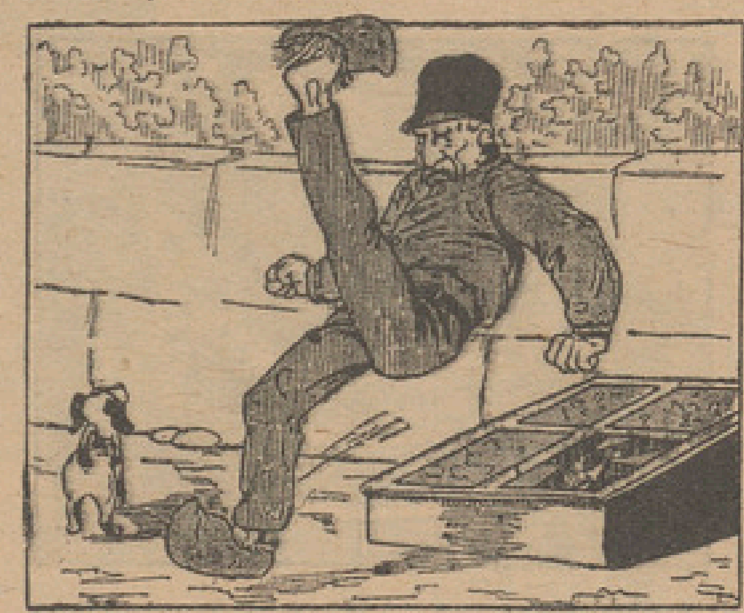
UN MAUVAIS MOUVEMENT



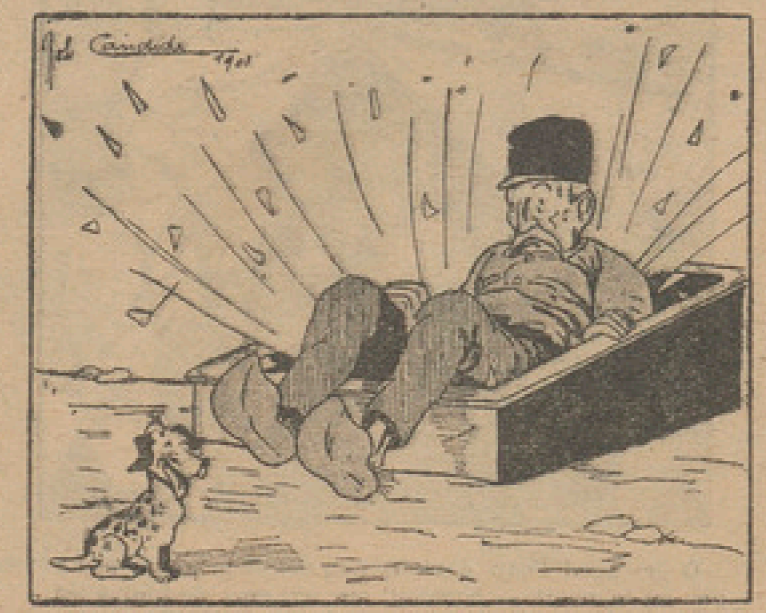
Boisdhareng n'a pas de chance. Une vitre des serres qu'il vient d'installer pour des plantes sensibles est cassée. Jip, le chien du voisin, est devant.



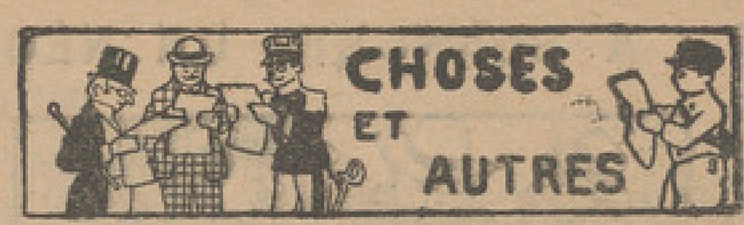
« Ah! sale bête! c'est toi qui casses mes vitres? » Et Boisdhareng, qui n'est pas une perle de patience, se dispose à châtier sévèrement le coupable; une bonne traction de la jambe en arrière et...



... ping!... une détente brusque, et le pauvre Jip n'y reviendra plus. Mais Jip, malin, s'est garé et le coup de pied de Boisdhareng, trop vigoureusement lancé, se perd dans le vide



Et Boisdhareng, entraîné par la force du coup, perd l'équilibre et va s'engouffrer tout de son long dans les serres dont toutes les vitres volent en éclats.



LES SALUTATIONS CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES

On peut juger du caractère d'un peuple par leurs formules de salutation.

Le Grec, porté au plaisir, dit : « Réjouis-toi! »

Le Romain, pour lequel la santé et le bonheur ne font qu'un, vous dit : « *Salve!* sois bien portant, sois fort! »

Le fatalisme de l'Arabe se trahit dans cette expression : « Si Dieu le veut, vous allez bien. »

La formule de salutation du Turc est : « Que votre ombre ne s'amoindrisse jamais! »

Sous le brûlant climat de l'Egypte où une transpiration abondante est salutaire, on vous demandera : « Comment transpirez-vous? »



Le Hollandais, voyageur, vous demandera : « Comment marchez-vous? »

Le Suédois, méditatif : « Comment pensez-vous? »

En Chine où le riz forme la nourriture principale on vous aborde ainsi : « Avez-vous mangé votre riz? »

Le paysan irlandais dira : « Que la vie de Votre Honneur soit longue, et que votre lit soit fait dans la gloire! » Cette emphase hyperbolique et cette abondance de métaphores n'indiquent-elles pas l'origine orientale, dit-on, de ce peuple?

La formule la plus frappante est le : « Comment faites-vous? » de l'Anglais. On voit dans ces quatre monosyllables : *How do you do?* toute l'activité, tout l'esprit pratique des Anglo-Saxons; l'action est tellement l'essence de leur nature, il leur est tellement impossible de ne pas faire quelque chose, qu'on ne songe même pas à leur demander « s'ils font », ni « ce qu'ils font », mais « comment ils font ».



POUR CALQUER SOI-MÊME

Il suffit de placer sur le dessin à reproduire une feuille de papier que l'on frotte avec du coton blanc trempé dans de la benzine rectifiée.

Une fois imbibé de benzine, le papier est aussi transparent que le meilleur papier à calquer. De sorte qu'il n'y a plus qu'à suivre au crayon les lignes du dessin qui apparaissent distinctement.

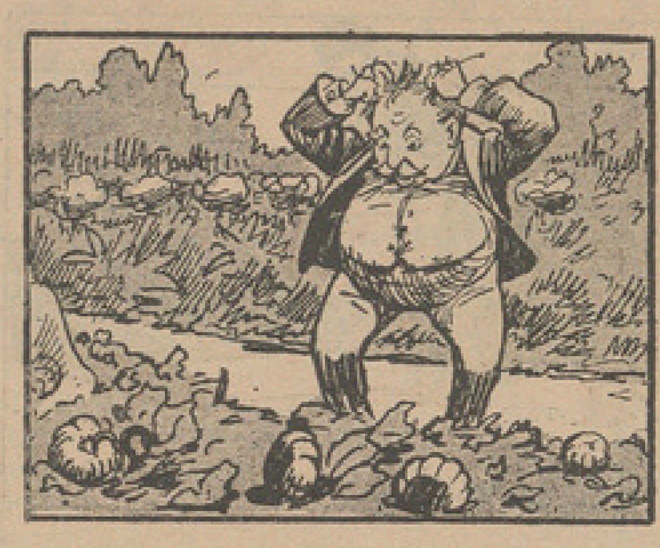
Mais s'il s'agit d'un dessin de grande dimension, on n'humecte la feuille que peu à peu, car la benzine s'évapore vite.

La copie terminée, on laisse la benzine se volatiliser, après quoi le papier redevient aussi blanc et inodore qu'avant l'opération.

A BLANCHIR UN NÈGRE... ON NE PERD PAS TOUJOURS SON SAVON



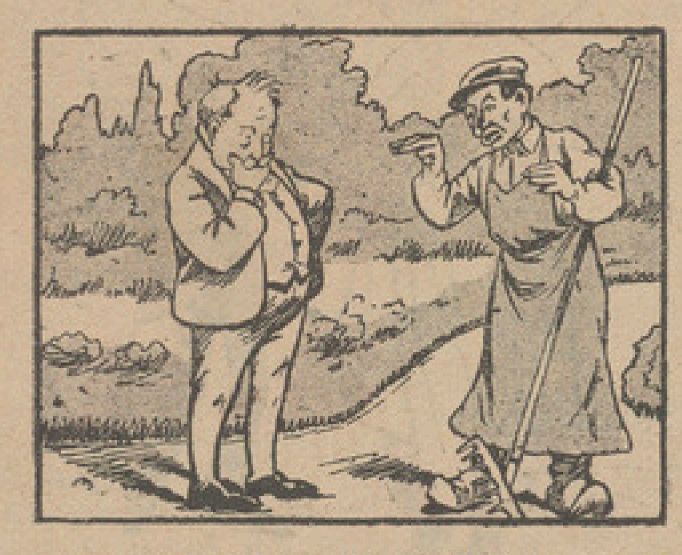
M. des Pastèques n'est pas médiocrement enthousiasmé des melons qu'il... élève lui-même. « Quelle chair ! dit-il à ses visiteurs, quel parfum ! C'est exquis !.. c'est divin ! »



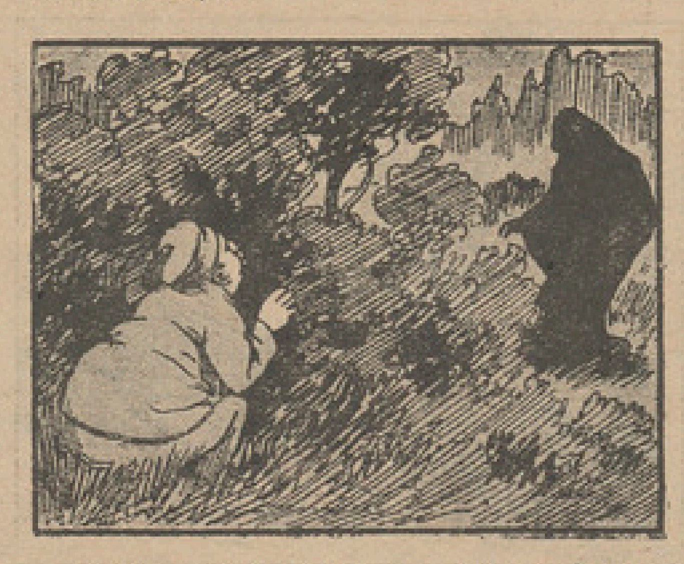
Hélas ! il a tant prôné ses élèves que chaque matin il s'aperçoit de la disparition des plus mûrs... Le ravisseur s'y connait !... Le volé s'arrache les cheveux de désespoir.



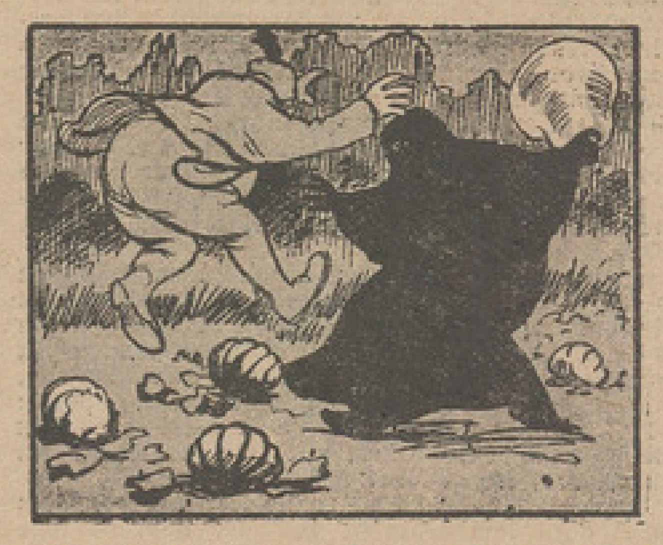
Il fait une enquête. « Ecoutez, lui dit confidentiellement Mathurin, son jardinier, j'ai vu, l'autre nuit, un fantôme noir... comme le diable qui rôdait dans le potager. »



« Cornes du diable !... Mort ou vif je le pincerai ! — A votre place, je ne m'y fierais point... j'aimerais mieux rester au lit. — Vous avez peut être raison ! » reprend des Pastèques songeur.



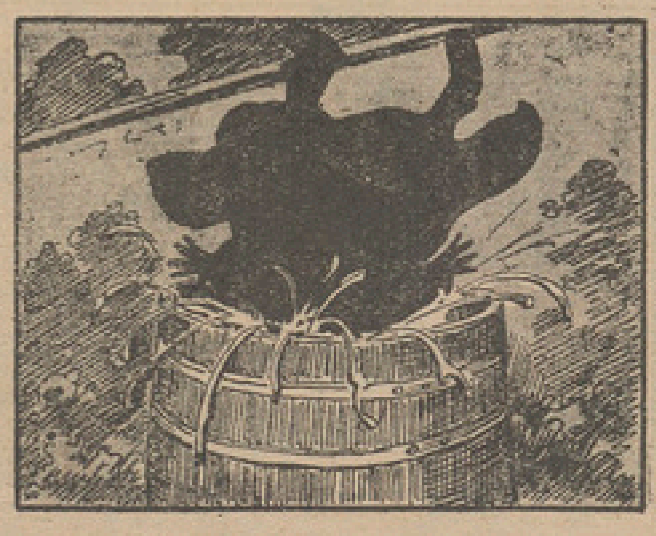
La nuit venue, il s'embusque dans un fourré... Rien !... Mais, vers deux heures, il entend un frôlement : c'est bien le diable.. noir comme un démon !



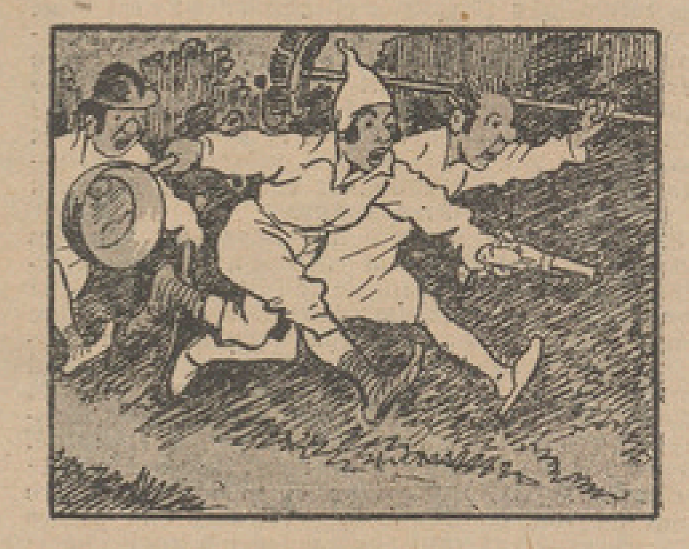
En un bond, des Pastèques se précipite sur l'apparition qui soulève une cloche à melon... Surpris, le malin se retourne et la cloche s'abat sur la tête de l'agresseur.



M. des Pastèques pousse des cris : « Au voleur ! au voleur ! » et pendant qu'il se débarrasse de son casque de verre, le diable détale... Il va se sauver.



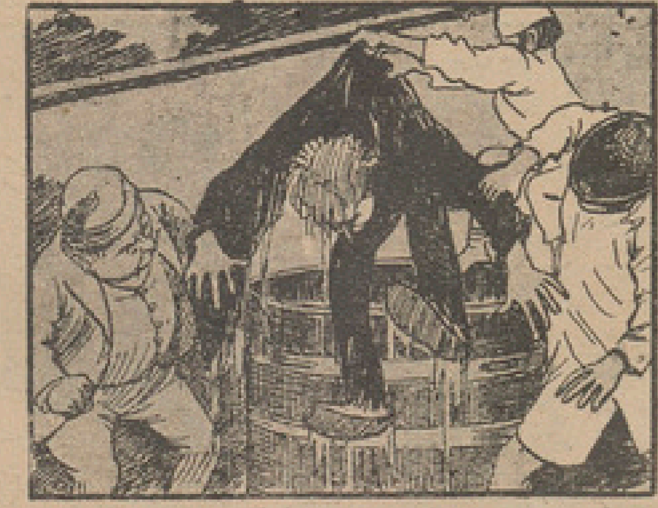
Ses bretelles cassent... il est perdu ! Plouf ! il pique une tête dans un grand cuvier disposé pour la lessive... quel plongeon !



Aux cris de leur maître, les domestiques accourent en costumes de nuit et avec des armes hétéroclites, pistolets et broches de cuisine, balais et casseroles ..



Le baigneur malgré lui se débat... comme un diable dans un bénitier... « Lessivez-le ! » commande M. des Pastèques. « Grâce ! Grâce ! » On ne l'écoute pas.



Ô prodige ! l'eau devient noire... et le nègre peu à peu se blanchit... Soudain un cri sort de toutes les bouches : « Mathurin !... c'est Mathurin ! » On le sort du cuvier.

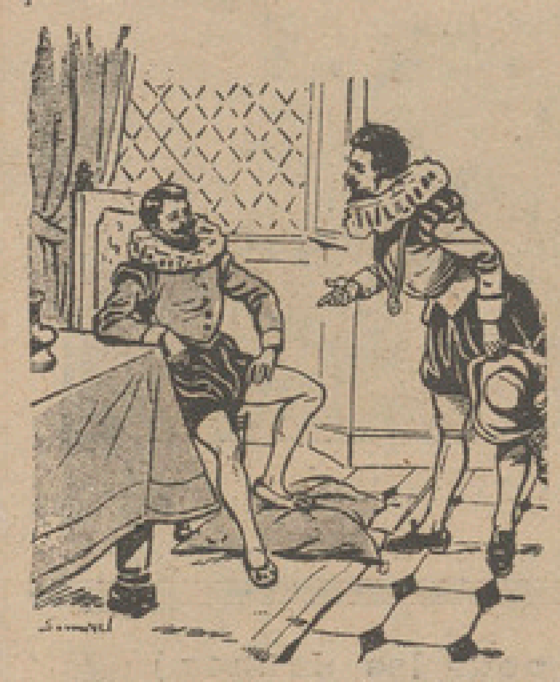


Le pauvre homme, vexé et ruisselant d'eau et de suie, ne sait où se fourrer... M. des Pastèques lui allonge un magistral coup de pied : « Misérable ! va te faire pendre ailleurs !... » A blanchir ce nègre, il n'avait pas perdu son savon !..

ANECDOTES

Le roi et l'ambassadeur.

Le maréchal de Bassompierre, que le roi Henri IV avait envoyé en Espagne, comme ambassadeur parce qu'il était d'humeur galante et d'esprit alerte, racontait un jour à son maître ses divers voyages et aventures avec une complaisance déplacée, il vantait ses succès de toutes sortes remportés par lui.



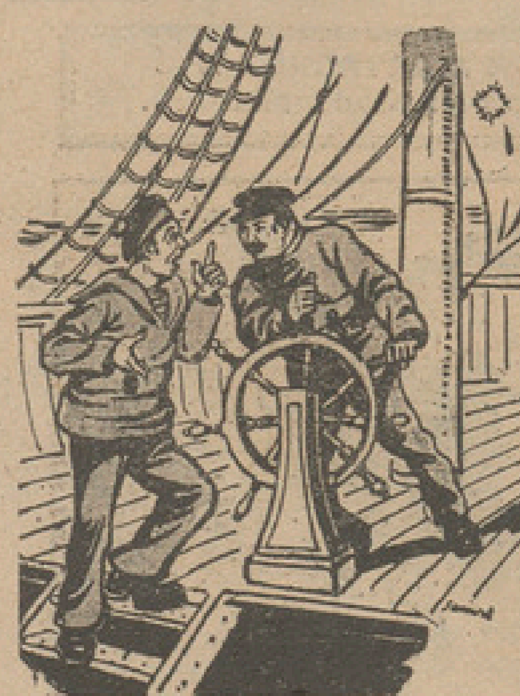
Ici, les femmes lui avaient jeté des fleurs comme au toreador vainqueur; ailleurs, il avait enfourché une mule superbement caparaçonnée, envoyée à sa rencontre par Charles-Quint. Si bien que le Béarnais, agacé, finit par dire;

— Ce devait être un curieux spectacle, que de voir un âne sur une mule.

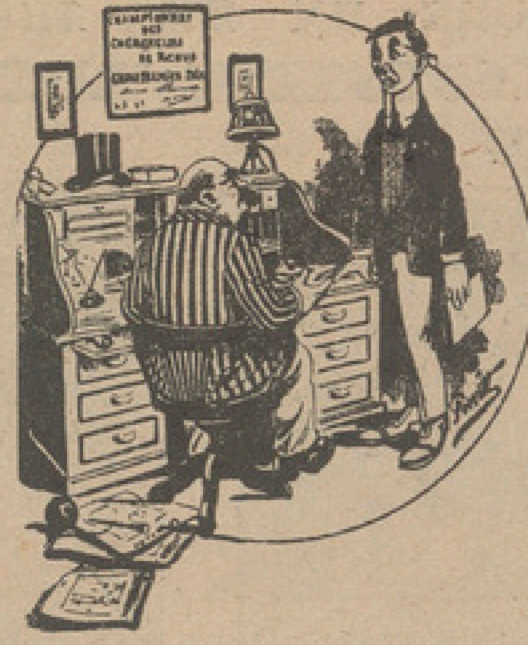
— Sire, répliqua l'ambassadeur, vous oubliez ce que je représentais.

Bouée humaine.

Un journal de Douvres relate le regrettable quiproquo suivant dû à l'ambiguïté de la langue anglaise: chez nos voisins, buoy (bouée) et boy (garçon) se prononcent de la même façon.



L'été dernier, un mauvais bateau à voiles faisant le service des voyageurs pauvres entre l'Ecosse

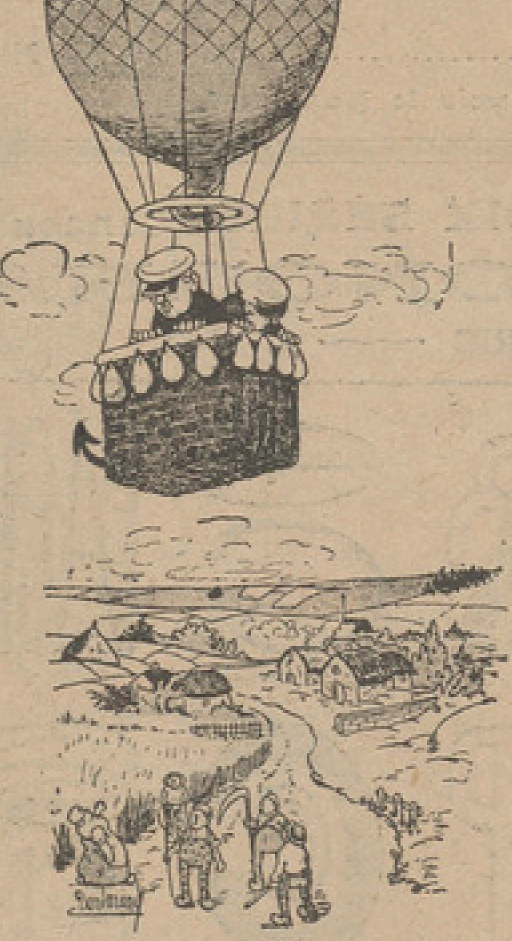


— Monsieur Célestin, je vais être obligé de me priver de vos services: vous dormez continuellement.

— Excusez-moi, chef... la chaleur... le manque d'air...

— Mais ce ne serait rien si, par vos ronflements intempestifs, vous ne troubliez le sommeil de vos collègues!...





— Je crois que nous ferions bien de ne pas atterrir dans ce village, les habitants n'ont pas l'air franc.

— En effet, ils ont l'air de nous regarder en dessous.



— Surtout, caporal, veillez bien au jus. Tous ceux qui ne le distribueront pas bien, fourrez-les dedans.

ANECDOTES

et l'Irlande était en perdition sur les côtes.

L'équipage affolé courait d'un bout à l'autre du pont.

Soudain un passager fut enlevé par la lame.

— Throw him à buoy! (Jetez-lui une bouée!) commande le capitaine à un matelot ivre de peur ou de gin.

L'homme se précipite et revient bientôt trouver le capitaine immobilisé au gouvernail.

— Eh bien! interroge celui-ci est-ce fait?

— Oui, répond le mathurin. Seulement, je n'ai pas trouvé le boy (garçon) et j'ai jeté un vieux à la place!

Un impromptu de Napoléon.

Lors de l'inauguration du canal de Saint-Quentin, ce beau travail fut visité par Napoléon, accompagné de Marie-Louise, la nouvelle impératrice.

On avait élevé des arcs de triomphe sur le passage de Leurs Majestés. Le maire d'un gros bourg, près d'Anvers, avait écrit sur le sien ce distique:

Il n'a pas fait une sottise
En épousant Marie-Louise.



Dès que l'Empereur eut aperçu ce chef-d'œuvre de poésie flamande, il fit demander le maire.

— Il paraît, monsieur le maire, qu'on cultive les Muses françaises chez vous?

— Sire, en vérité, je suis confus.

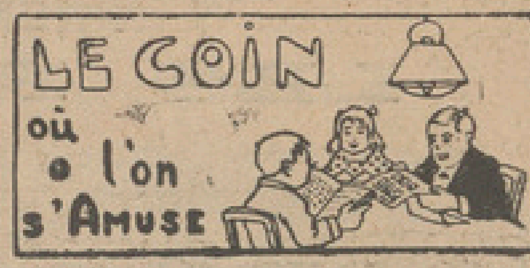
— Ah! ceux-ci sont de vous! Prenez-vous du tabac, monsieur? ajouta Napoléon en présentant au maire sa tabatière enrichie de diamants.

— Sire, en vérité, je suis confus.

— Gardez, gardez la boite et:

Quand vous prendrez une prise
Rappelez-vous Marie-Louise.





SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 5.

ENIGME. — Canon.
CHARADE. — Serpolet.
LOGOGRIPHE. — Lot, Loto, Lotus Loubet.
DEVINETTES. — Brest, Tulle, Nice.
UN PEU D'HISTOIRE. — Louis XV.
MOTS CARRÉS. —

B L U E T
L E N T O
U N I O N
E T O K A
T O N A L

RÉBUS. — Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Enigme.

De Jupiter j'ai du sang dans les veines.
J'avoue que nous sommes assez nom-[breux.
On m' cite dans les plus grandes comé-[diennes.
Vous trouverez ceci plus sérieux.
Maintenant, dans le jour, je papillonne.
Et, la nuit, le firmament je sillonne.

Charade.

Mon premier ne se coupe plus.
Mon second est parfois insolent.
Mon troisième est ennemi des pleurs.
Mon quatrième est un commencement.
Mon tout est un métier de femme assez [mal rétribué.

Casse-tête.

Trouver deux prénoms.
a a b e e ï l r z

Devinettes.

Trouver trois départements.

Force restera toujours à la loi, rappelez-le-vous, môssieu!... — Maître lapin, lorsqu'il eut fini, se terra tranquillement dans son trou. — Bougri de bougra! ne dites pas que che ment! che ne le chupporterai pas, chavez-vous!..

Un peu d'histoire.

Quel est le roi de France qui s'écriait souvent: Jarnidieu! (je renie Dieu) et qui, sur les conseils de son confesseur, consentit à dire à la place: Jarcicoton! (je renie coton.)

Mots carrés.

1. Les chiffonniers s'en servent.
2. Arbrisseau faisant des boules blanches.
3. Os de la jambe.
4. Se remarque sur le visage
5. Une des neuf Muses.

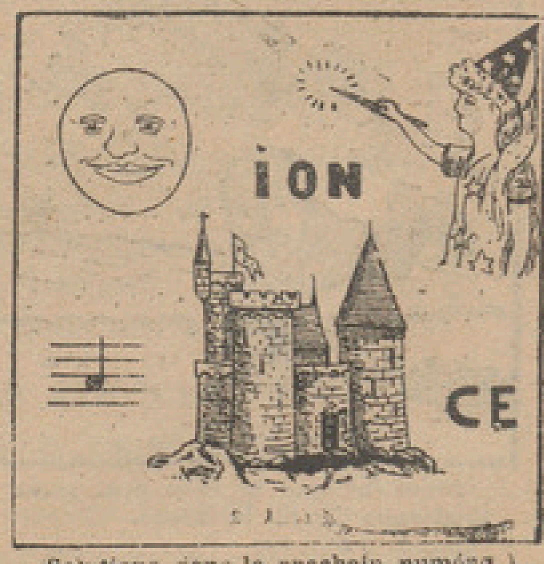
Calembours.

Dans quelle partie du chant excellent les palefreniers?

Quelle est, — demandait-on à un savant musicien, — la note la moins agréable?

(Solution dans le prochain numéro.)

RÉBUS



(Solutions dans le prochain numéro.)

PREMIER GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...

6e SÉRIE



N° 16....................................



N° 17....................................



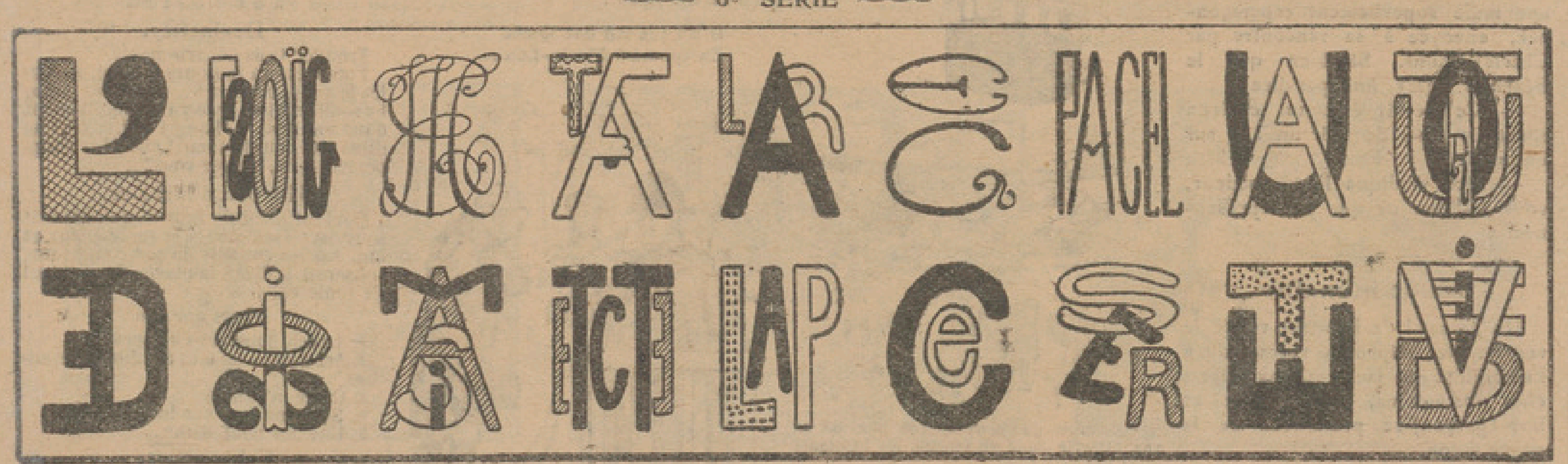
N° 18....................................

Pour les conditions, voir le Numéro 1.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES (Concours pour les Jeunes.)

TEXTE EN MONOGRAMME

6e SÉRIE

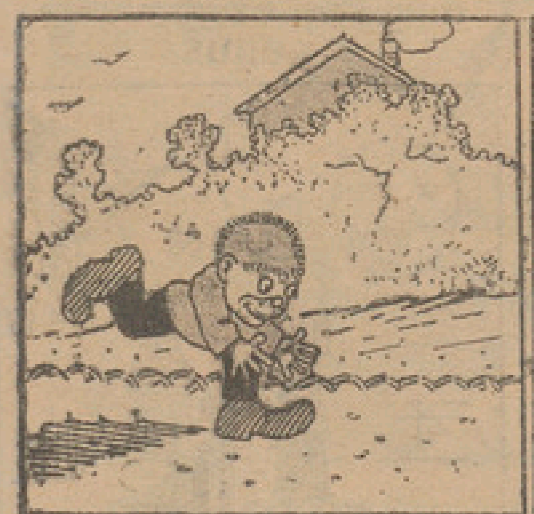


Pour les conditions voir le Numéro 1.

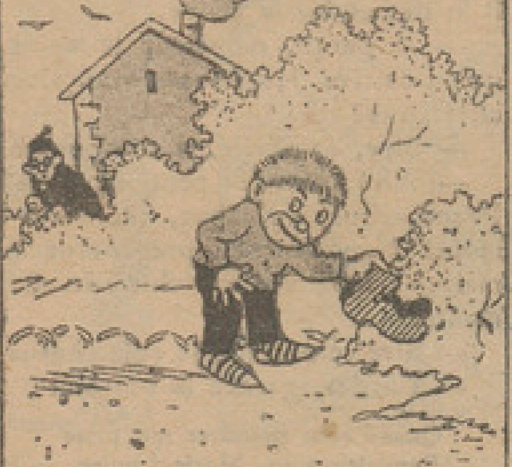
BON A DÉTACHER N° 6
Les reconnaissez-vous ?...

BON A DÉTACHER N° 6
Texte en monogrammes.

FESSÉE REMISE



Pour sûr que si mon professeur m'attrape j'aurai la fessée.



Heureusement que j'ai plus d'un tour dans mon sac.



Le Professeur. — Je te tiens, petit vaurien...



Cette fois encore, M. le professeur a été la dupe de ce mauvais garnement; mais *rira bien qui rira le dernier.*

UN SOU PAR JOUR — 10 MOIS DE CRÉDIT

Une superbe Montre
REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, cadran fondant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boîtier à charnières.

Cette montre, du prix de **22 fr. 50**, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

7 FR. 50

Les **15 francs** restants sont perçus à raison de **1 fr. 50** par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

Écrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.

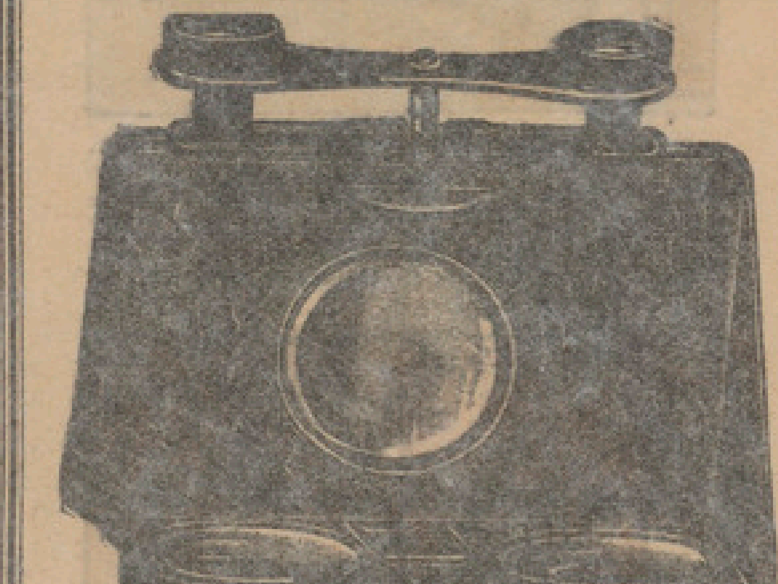
Montre dame, 10 rubis.



Montre homme.

Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur,
3, Rue de Rocroy, PARIS (X^e).

POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO



UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boîte s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son montant à

M. OFFENSTADT, Directeur,
3, RUE DE ROCROY, PARIS (X^e)

BROCHES ET BAGUES



N° 366. — **BROCHE** dorée et oxydée, gravure japonnise. *Prix franco*......... 1.25

N° 371. — **BROCHE** or doublé, finement travaillée. *Prix franco*......... 3. »

N° 376. — **BROCHE** titre supérieur, un branchage. *Prix franco*......... 5.50

N° 311. Chaînette, argent, 3 turquoises. *Franco.* 2.50
N° 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses... — 3.25
N° 307. Marquise, titre supér., 4 pierres. — 5.25
N° 324. Or sur argent, 1 émeraude et roses. *Franco.* 7. »
N° 333. Titre supérieur, tête de lion, mat. — 9.50
N° 334. Titre supér., 2 serpents, 2 rubis. — 10. »

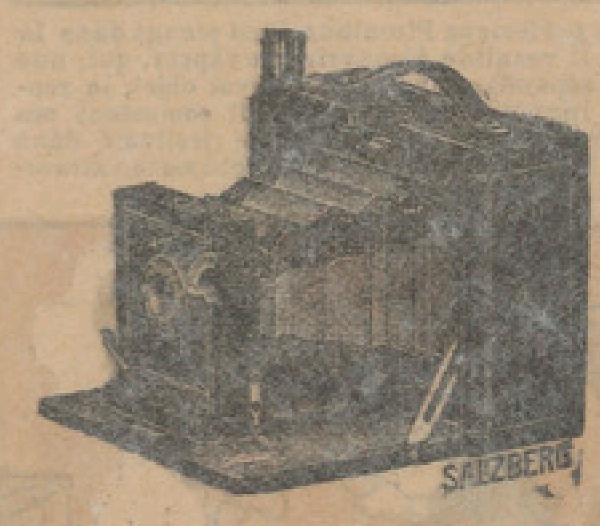
AVIS. — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal. Moyennant 1 franc d'augmentation ces bijoux sont livrés en écrin.

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).

A CRÉDIT

Un excellent

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE
TOUS SES ACCESSOIRES
ET
PRODUITS



L'“ EXCELSIOR ”

1° **APPAREIL** genre “ **Folding** ” à soufflets toile, coins peau 9×12 gaine chagrin; excellent objectif de campagne, toujours armé pour pose et instantané; viseur mobile; diaphragme variable muni également d'un verre dépoli, surmonté d'une visière permettant ainsi de mettre au point sans le secours du voile noir; intérieur acajou laqué; ornements nickelés; pas de vis international permettant de monter l'appareil sur pied dans les deux sens.

Cet appareil est fourni accompagné des accessoires et produits suivants :

2° **3 CHASSIS doubles à volets;**
3° **UN PIED de campagne;**
4° **UN CHASSIS-PRESSE américain;**
5° **3 CUVETTES;**
6° **UN PANIER LAVEUR;**
7° **UN ÉGOUTTOIR;**
8° **UNE LANTERNE verre rouge;**
9° **UNE BOITE 6 plaque 9×12;**
10° **UNE POCHETTE papier sensible;**
11° **UN FLACON révélateur;**
12° **UN FLACON virage-fixage;**
13° **UN PAQUET hyposulfite**
14° **UN MANUEL mode d'emploi.**

L'appareil, ses accessoires et ses produits sont expédiés soigneusement emballés pour le prix total de 45 francs.

AUX

CONDITIONS SUIVANTES :

15 francs à la commande, le reste en 10 mois, **3 francs** par mois.

Indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse et le département.

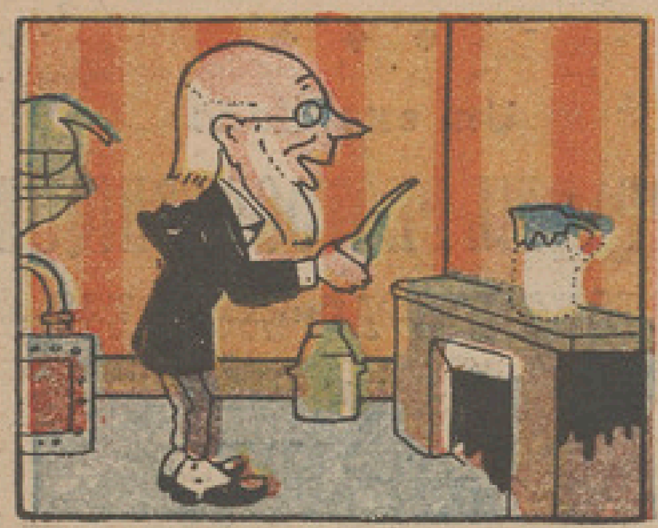
Adresser les commandes à

M. OFFENSTADT

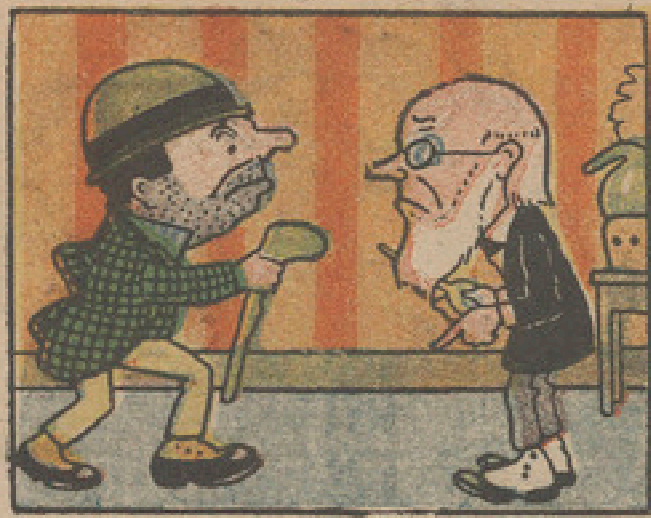
DIRECTEUR

3, Rue de Rocroy, 3, PARIS

L'EXPÉRIENCE DU PROFESSEUR PITONIBUS



Le professeur Pitonibus était plongé dans la joie. Il venait de découvrir une vapeur, qui, une fois répandue sur n'importe quel objet, le rendait invisible. Le savant avait commencé ses expériences sur un pot qui se trouvait dans son laboratoire. C'était une découverte extraordinaire.

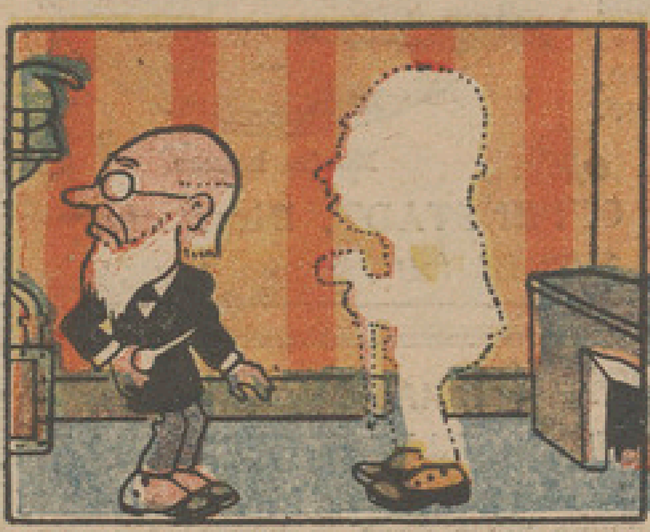


Soudain, Pitonibus fut dérangé par l'entrée d'un inconnu qui se précipita dans le laboratoir sans même frapper ou sonner à la porte. « Qu'est-ce que vous venez faire ici? » lui demanda le savant.

« Je vous en prie, cachez-moi! lui dit l'individu pour toute réponse, je suis poursuivi par la police et je ne sais plus où me réfugier. — Soit, répondit Pitonibus, je veux bien, j'ai justement découvert le moyen de rendre les choses invisible, je vais faire une expérience sur vous. »



« Ne bougez pas. » Et le savant commença par répandre sur son sujet sa fameuse vapeur, au moyen d'une petite poire



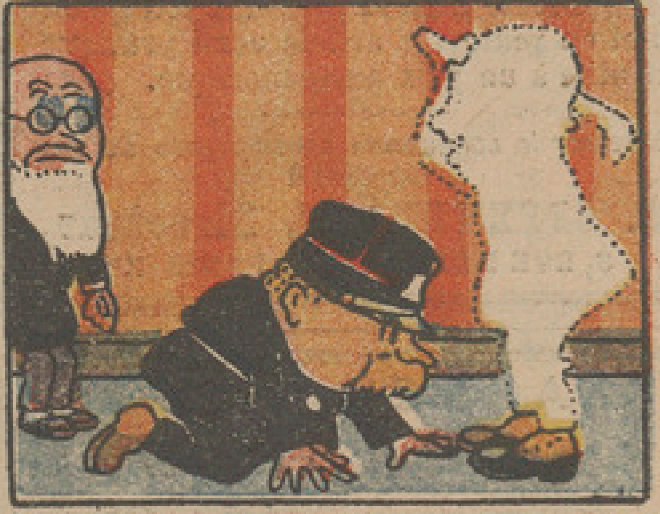
Au bout de quelques minutes, l'inconnu était invisible : il n'y avait plus que ses pieds à faire disparaître. A ce moment on cogna violemment à la porte. Pitonibus alla ouvrir.



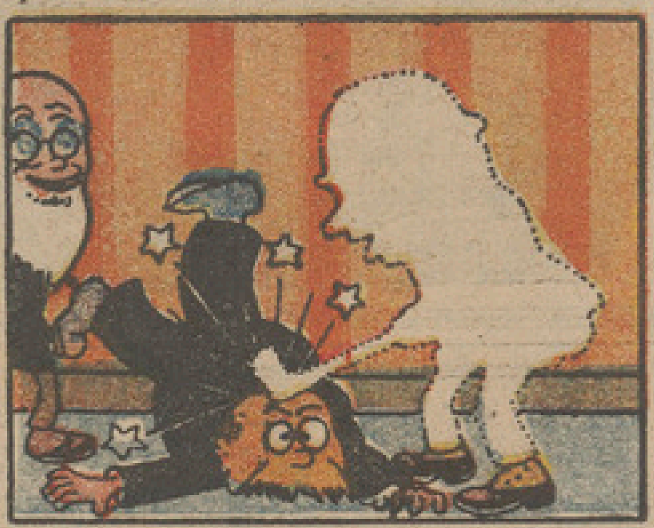
C'était un agent. « Pardon, excuse, monsieur, lui dit celui-ci. Vous n'auriez pas vu un homme vêtu d'une jaquette verte et d'un chapeau marron? On m'a assuré qu'on l'avait vu entrer ici. — Rendez-vous compte par vous-même, lui répondit le savant, et cherchez, si vous croyez qu'il est chez moi. »



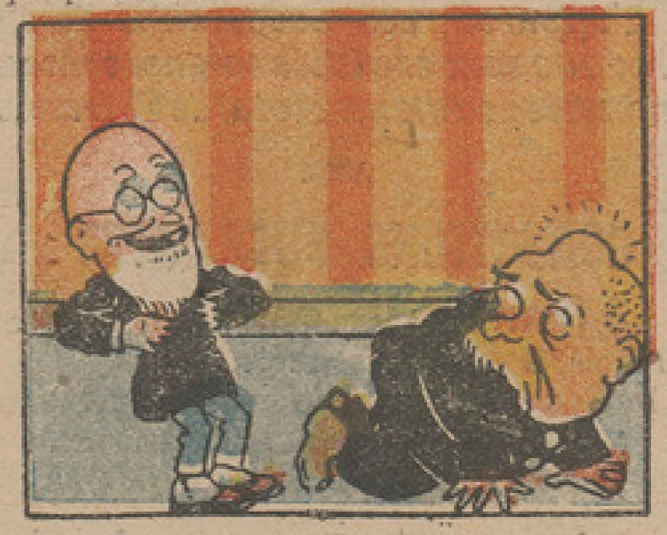
L'agent se mit à fouiller partout dans le laboratoire, et regarda dans les moindres recoins, sans pouvoir trouver son homme qui, cependant, était dans la pièce. Mais, rendu invisible par la vapeur du professeur Pitonibus, il n'avait par pu le voir.



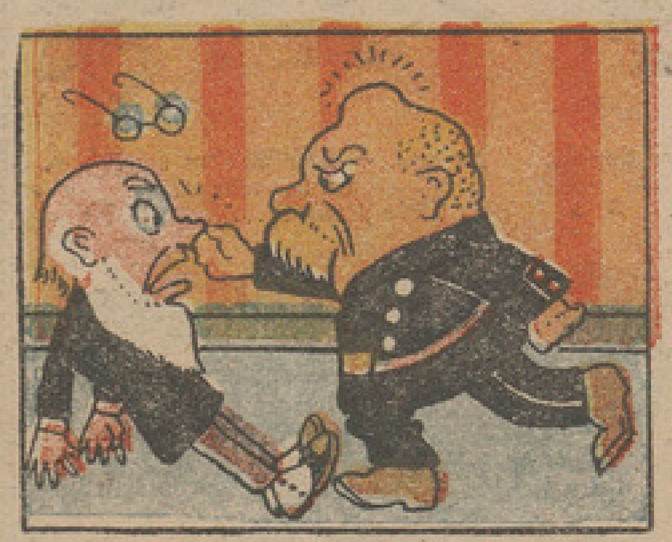
Tout à coup, l'agent se baissa par terre. « Mais il est ici ! s'écria-t-il, voilà ses bottines, je les reconnais. Il doit certainement être caché quelque part ! » A ce moment le sujet brandit le gourdin qu'il tenait à la main .



... et asséna un coup violent sur le crâne du malheureux agent qui en vit trente-six chandelles !



Le professeur ne put s'empêcher de rire, et l'agent, ne voyant personne d'autre dans le laboratoire, crut que c'était lui qui lui avait donné le coup de gourdin.



Furieux, il se leva d'un bond et passa à tabac, le savant qui n'eut même pas le temps de protester. Pendant ce temps-là le sujet profitant de l'occasion s'empressa de déguerpir

Et l'agent emmena au poste le malheureux professeur, pour lui apprendre à respecter les...



. . représentants de l'autorité. Pitonibus fut condamné à une forte amende pour coups et blessures envers un agent. A son retour, il constata la disparition de l'individu... ainsi que de nombreux objets de valeur, que le peu scrupuleux sujet avait emportés comme souvenir.

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le gérant :* Constant Leblanc.